

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro triple contient des textes inédits d'auteurs de Suisse romande et deux nouvelles de notre invité, Jean-Pierre LONGRE; un exemplaire coûte 15.-CHF

Lire, demain ?

... Je rentre chez moi, fébrile. Enfin prendre quelques instants, quelques minutes, quelques heures – reprendre le recueil *Aucun souvenir assez solide* d'Alain Damasio (ou le roman *1984* de George Orwell, peu importe), m'y abandonner, combattre, par cet acte même, ces années obscures et ce, pour mieux réinventer la Vie. Il le faut. C'est essentiel. Pour moi, pour le monde, pour l'Être. La création littéraire a en effet pour vertu cardinale de nous offrir la possibilité de changer notre agir et notre pâtir, si on en croit les mots de Ricœur dans *Temps et récit* ; la création littéraire, comme d'autres arts, est donc nécessaire à notre démocratie, elle en est même une des conditions symboliques de possibilité. Vous avez bien lu, même si cela peut paraître naïf d'affirmer cela : je crois en la démocratie, en son pouvoir émancipateur, en sa puissance de conscientisation. Je ne crois en revanche pas en ce qu'elle est devenue, tristement : le règne d'une consommation outrancière profondément individualiste (« Je consomme, donc je suis ») et faussement épanouissante (« Je consomme, donc je suis heureux ») ; le royaume d'une communication cacophonique nous renvoyant inlassablement à la seule image que nous épuisons – que nous vidons – à force de vouloir la parfaire, la nôtre. Tous les jours, la solitude me gagne, me creuse, m'obsède ; les injonctions à fusionner me fatiguent et m'isolent ; les sourires artificiels des images retouchées m'agressent de leur utopique inanité. Mon seul réconfort ? Les livres – ceux qui aiguisent ma lutte, façonnent ma sensibilité, me bousculent pour me réveiller, m'empêchent de sombrer

dans l'inconscience, combattent le balancement langoureux d'un impensé anharmonique. À l'ère du tout-numérique, à l'ère du tout-est-possible, à l'ère des réseaux dits sociaux – alors qu'ils sont narcissiques –, je ne vois qu'uniformité, instrumentalisation, jugement à l'emporte-pièce, renfermement sur soi. Je ne vois que des solitudes refusant de se partager, des peurs pétrifiées de ne trouver que des voies sans issues. Et ça me désole. Ça m'attriste. Ça me révolte. Terriblement. Et cette révolte – fille (dés)héritée d'un libéralisme carnassier, dépourvu d'âme, et d'une technologie dont la pauvreté est vantée sans conscience – accompagne chacun de mes regards, chacun de mes actes, chacune de mes pensées : cet engagement sans faille, je le dois à la littérature du présent, même si cette littérature met en scène nos demains (qui pleurent). Ou plutôt : surtout si cette littérature s'habille légèrement d'un futur qu'on n'arrive plus à imaginer autrement que dystopique. *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley ne nous parlait pas du futur, mais des tendances qui étaient déjà là ; *idem* pour toutes les dystopies, de *Nous autres* de Zamiatine à *Seven Sisters* de Tommy Wirkola.

Ces lignes introductives – et j'espère que vous ne m'en voudrez pas de n'avoir cité que des récits de science-fiction – viennent justement pointer la mission qui m'a été confiée : vous parler, en peu de lignes, de la littérature du futur, peut-être parce que, en tant que spécialiste de la science-fiction, on imagine que j'ai quelque talent de devin. Mais, entre les lignes, il m'a aussi été demandé de vous parler de liberté – et

d'absence de liberté. Commençons tout de suite dans le vif du sujet : je ne peux pas vous parler de littérature du futur, car je ne sais pas cerner le portrait de ce qui n'est pas encore là... La tâche n'est pas seulement ardue, elle est impossible : l'Histoire est contingente, comme *La Poétique* d'Aristote nous le rappelle. Comment parler de ce que nous lirons demain ou des nouvelles formes littéraires alors que, aujourd'hui, nous ne savons que faire des livres – numériques ou de papier – sous lesquels nous croulons en silence, ces livres que nous ne lisons même plus, ou alors si mal, ces livres qui n'arrivent plus à se dire vu que nous les parcourons rapidement plutôt que de les goûter patiemment ? Une question me semble plus pertinente, bien qu'elle prenne les atours de l'impertinence : lirons-nous encore dans le futur ? Et que signifie « lire » dans un quotidien – présent ou à venir – où l'espace libre tend à se faire de plus en plus rare, entièrement phagocyté par les apôtres du credo « le temps, c'est de l'argent », tellement bien métaphorisé dans le film *In Time* d'Andrew Niccol ? Avons-nous encore le choix ? Société gargantuesque qui ne digère plus rien à force d'avoir trop voulu ingurgiter (c'est le propos du film *The Zero Theorem* de Terry Gilliam), la démocratie occidentale – ogre s'auto-ingérant – peine à se regarder avec humilité, tout en évinçant, dans un clin d'œil mélancoliquement malicieux, toute possibilité d'inventer du sens : l'Homme gavé à l'envi peut-il encore désirer, faire de la place – se pro-jeter, pour reprendre la célèbre césure sartrienne ? Vous serez sûrement d'accord avec moi : tout est *trop* – alors que chaque livre est *tout*, à condition d'être choyé, caressé. Je ne sais donc pas ce que sera la littérature du futur : je préfère rêver à ce que sera le lecteur du futur... Je rêve d'un Homme qui refusera avec véhémence que sa vie soit à l'image des discours publicitaires ; d'un Homme qui aura conscience que le bonheur n'est pas à trouver dans un catalogue de voyages ou dans la nouvelle technologie « du moment » ; d'un Homme qui saura accueillir les autres dans sa solitude intime, plutôt que les rejeter en raison de leurs prétendues différences. Je rêve d'un homme *nouveau* – pas parce qu'il sera augmenté, mais parce qu'il osera partager sa solitude avec d'autres solitudes et parce qu'il acceptera d'aimer sans posséder.

La littérature, Tzvetan Todorov l'évoque dans son essai tardif *La Littérature en péril*, fait de nous des spécialistes de l'homme. Et je crois que notre société a bien besoin de tels spécialistes... Toutefois, qu'on se

garde bien d'assimiler ces spécialistes à l'armada des « soignants » d'aujourd'hui – ces soignants qui font plutôt office de béquilles et dont le nombre croissant ne démontre qu'une chose : la maladie est le symptôme d'une société terriblement souffrante, en particulier parce que sa souffrance est impensée ou alors travestie dans un sourire sans éclat. Or, lire, c'est oser plonger dans les émotions humaines, c'est percevoir leurs nuances, leurs vertiges, leurs richesses, leurs complexités ; mais c'est aussi, et surtout, se donner le temps de les percevoir, et rejeter, de toute notre âme, notre ennemie la plus farouche : la vitesse. « Consommateurs de tous les pays, unissons-nous » : oui, mais pour nous regarder en toute honnêteté et pour nous interroger sur ce qui fait le sel de nos existences. Voulons-nous vraiment que l'Amour soit identifié au Désir, que le Bonheur soit égalé à la Satisfaction immédiate ? Ressentons-nous que, lorsque ces identifications ont lieu, quelque chose cloche, quelque chose, en nous, résiste ? Je crois que nous avons toutes et tous fait l'expérience de cette expérience désagréable... n'est-ce pas ? Alors... la littérature du futur ? Elle compte peu pour moi... Ce qui compte, à mon sens, c'est de redorer le blason d'une démocratie que nous avons bafouée à force de la consommer, de la consumer : où ont disparu ses couleurs ? sa lumière ?

Alors lisons ! Mais ne lisons pas pour épuiser les étals de nos librairies...

Lisons pour apprendre à nous connaître
Et lisons pour apprendre à connaître nos alter ego.

Lisons pour nous confronter à notre solitude
Et lisons pour accueillir l'autre dans cette même solitude.

Lisons pour redonner de l'épaisseur au temps
Et lisons pour que cette épaisseur soit riche de sens.

Lisons pour retrouver le piment d'une existence devenue insipide

Et lisons pour rendre à l'Être la saveur melliflue dont nous avons oublié le goût.

Marc Atallah

Directeur de la Maison d'Ailleurs / MER à l'UNIL

Carrousel du Vent

(extrait)

par **Marc AGRON**

Au plus profond de ce vaste territoire glissant qu'est la mémoire, il réalise que le sac à dos collé à son corps n'est autre que la dépouille de sa jeunesse. Il sait que la vie et la mort, comme chez l'alpiniste, partagent la même cordée. Les couleurs et les odeurs lui reviennent souvent, la voix de sa mère aussi, comme ses mains douces posées sur ses joues. Si le moindre bouton faisait irruption, elle s'en occupait comme on surveille une chasse gardée. La notion de bonheur n'existait pas en dehors de la mère qui en réclamait, déclarant qu'elle avait tout perdu et qu'il était hors de question que l'un de ses enfants « tourne mal », elle le vivrait comme une deuxième mort.

La première, qu'elle disait avoir palpée dans sa propre chair, était la perte de cet homme qui ne l'avait pourtant jamais traitée en reine. Maks se souvient de longues périodes durant lesquelles il n'apprenait rien et du temps qui n'avancait pas comme si un solstice avait bloqué, rouillé l'horloge qui donne l'illusion du passage circulaire du temps, inconscient de tourner en rond.

Des jours sombres et froids où, jeune adolescent replié sur lui-même, il éprouvait la tristesse comme on reçoit des gouttes de pluie sur le visage, sans résistance. Et quand le pouls augmente sa cadence, liquéfiant le sang, il libère des espaces qui ouvrent les fenêtres de la pensée sur ce qui a été et qui aboutit au silence. Cette quiétude n'est pourtant pas dépourvue de paroles et se manifeste encore. Elle l'immerge dans les eaux stagnantes des rivières où, avec les enfants du quartier, il se baignait sans savoir nager, rencontrant parfois des chiens étranglés, les yeux ébahis, le corps rempli d'eau comme des baudruches.

Lui reviennent en mémoire les aveux à la mère de ses folles équipées afin qu'elle le lave d'eau bénite, conservée depuis Pâques dans son armoire à

glace pour des situations extrêmes. Ainsi absous et embrassé sur le front, Maks recevait une assurance vie et la mère la certitude d'avoir engendré un ange.

Il comprendra plus tard que la notion de bonheur n'est pas uniquement le confort du corps, mais aussi l'entendement des mystères. Il voudrait l'éprouver maintenant, alors qu'il juge qu'un miracle a eu lieu avec la naissance de ses propres enfants et que cette vie transmise, ces gènes perpétués ne font que le maintenir en équilibre fragile, sans cesse menacé. La Vierge, qu'il priait afin qu'elle devienne sa statue intérieure, le regard immobile, semble lui sourire et entendre ses paroles. Il pense à François Jacob qu'il admirait tant. Il récite le credo, considérant chacune des phrases posément, avec la certitude qu'elles ont été écrites pour lui. *Genitum non factum.*

Au milieu de l'adolescence, comme s'il avait voulu démêler un écheveau sans fin, il s'était mis à écrire. Puis, laissant tomber comme on quitte un pays, il était revenu sur le lieu du drame, tel le rescapé d'un volcan meurtrier auquel il avait échappé, semblant ne pas connaître d'autre terre que la sienne.

Donnant libre cours à sa plume, il confond les époques, il écrit au présent, qui à peine transcrit devient le passé, parcourant les pays et les langues. Il avance dans le labyrinthe de sa jeunesse, se retrouve piégé entre les spirales d'un coquillage, d'une phrase, d'une syllabe, pour accéder au cœur de son être, et réaliser qu'il ne s'agissait que d'une étape de sa mutation et qu'il lui faudra persévérer, traverser des vides et des pleins, tomber. Se délester à chaque fois d'une enveloppe, d'une deuxième peau, tantôt l'ours, tantôt l'agneau, rarement lui-même. Parfois, le fil est coupé, il devient une tache noire, un sentiment sans ombre, une absence, une chute, le vide absolu. Il reprend ses vieux écrits, les trouve mièvres, mais

l'histoire est là.

La mémoire est en cavale, et quand un fragment fait surface dans son esprit, il sent son corps tressaillir comme cela devait se passer à l'aube du temps pour ceux qui découvraient le firmament. Oui, le futur évêque l'avait lu chez le père mystique russe et le lui avait répété si souvent ; il faut s'astreindre à apprendre sans relâche. « La connaissance engendre l'amour aussi clairement qu'une lampe répand la lumière, que le parfum de l'aube s'évade du cœur même d'une fleur sur laquelle s'est posée la rosée avant le matin. »

Pareil à la lune qui se montre seulement parce que le soleil veut bien l'éclairer, il laisse souvent son esprit vagabonder, et monter sur le carrousel, où les images et les sons tournent au rythme de la charmante mécanique, devant un miroir grossissant. À moins que cela ne soit la surface d'un lac ou d'une mer qui renvoie les portraits de famille déformés, comme dans les tableaux du peintre De Bernardis.

Les jours et les nuits se confondent.

La folie sourit à la manière d'une flûte enivrée, cette charmante danseuse sans malice qu'on désigne à tort comme enchantée, alors que le créateur l'a imaginée enchanteresse – nuance non négligeable. Encombré par la mélancolie – son ami Michel lui avait appris à la nommer « atrabile », ce liquide froid et sec, fluide présumé de la théorie des humeurs dans la médecine antique – il observe le générique d'un film qui par éclairs traverse son esprit. Il y a tenu un petit rôle, oh ! à peine était-il un figurant.

« Le Tambour », de Schlöndorff, tourné dans une caserne désaffectée dans la banlieue nord de sa ville. Il revoit les six mille figurants obéissant aux indications hurlées dans un mégaphone par l'ardent metteur en scène allemand et la foule lui obéissant comme un seul homme. La magie du cinéma, les pompiers fabriquant la pluie, les acteurs sanglotant et s'esclaffant sur commande, les costumes qui à eux seuls permettent de se situer aux temps qu'exigent les plans.

Laquelle de ces deux vies était la vraie ? Jeune déjà, Maks s'était posé la question. Et si l'on s'amusait à imaginer que le père ne fût pas mort ? Au moins si l'on pouvait filmer qu'il était vivant. Et que la vie recommence. Par la magie du cinématographe, cette vie parallèle, il suffit d'y croire, et l'on rembobine, et l'on coupe les séquences et l'on repart pour une séance, pour une vie.

Il avait pensé que la nostalgie ne faisait que passer, mais non, elle s'est greffée dans sa chair et s'y est installée pour toujours, comme un grain de beauté qu'on soupçonne en vieillissant d'être un mélanome, un hôte perpétuel né dans la peau, épousant le corps, tendre et menaçant. « Le bonheur naît du malheur et le malheur du bonheur », lui disait-elle dans des dialogues entre stoïciens. La bille noire le berçait et le caressait de sa voix suave et de ses mains fermes, glissant parfois et causant des fractures. Elle lui révélait aussi des harmonies secrètes par lesquelles communiquent les créatures sœurs. Elle lui divulguait l'importance de la solitude et des silences, les seules réalités persistantes, cognitions couvrant la matière. Ces randonnées intérieures se présentaient souvent comme une délivrance. Il est leur voyageur captif à son insu.

Il croise dans ces expéditions la vanité des amours et conçoit l'erreur d'accepter comme sacrées les promesses de ses congénères, le caractère risible de ce qui provoque l'effroi, l'importance feinte des orgueilleux, ces timides qui pour cacher leur état se montrent dédaigneux.

Le film se déroule comme un serpent emprisonné dans une pièce. Il sait que, les yeux ouverts, il ne verra rien. C'est en les fermant qu'il peut remonter jusqu'à la semence de l'esprit qui engendre le souvenir pour arriver là où le canevas a été conçu, a surgi, s'est déployé. Comme s'il embrasait une allumette, c'est au troisième essai que la bougie éclaire le tunnel où il s'est engouffré avec la ferme décision d'y rester quelque temps, la mémoire écrite, recroquevillé et à la lueur d'une flamme, décidé à relire l'histoire de sa jeunesse, la mémoire de ses cellules. Pareil à ce peintre anglais s'enfermant des jours entiers dans des

caves obscures afin de jouir de la lumière retrouvée, il avance à tâtons dans les goulets des souvenirs, sachant que, lorsqu'il sortira à nouveau, ses amis parleront une langue qui sera sienne. Il les appelle par leurs prénoms. Bernard, Ivan, Zach, Bobi, Mario, Rita, Sacha, Goran, Vlado !

Pas de réponse, juste les échos de sa propre voix qui revient tel un boomerang pour l'assommer.

Dans une longue série d'images que lui offre sa mémoire de plus en plus déficiente, il a de la peine à arrêter la pellicule pour examiner une scène comme il l'aurait fait avec une photographie en noir et blanc, légèrement passée au soleil, abîmée dans les coins. Dans cette chambre noire, il faudrait trier, les bandes sont abîmées, mais les silences presque élégants. Les filets qu'il déploie, à la manière des pêcheurs de Cochin sur la mer d'Oman, se déchirent par endroits et comme un désespéré il crie, les tire vers le haut, dans l'espoir de sauver au moins une part du butin qu'il voudrait interroger afin de mettre un peu de couleurs dans ses visions insaisissables.

Sa joie est éphémère, car il y a trop d'êtres dont il a oublié le patronyme, qui ne sont plus de ce monde. L'horloge qu'il voudrait stopper n'empêche pas le temps d'avancer. N'aurait-il pas voulu comme Oblomov ne jamais s'adonner à une activité, ne jamais quitter le temps et la maison de son enfance qui tournent dans son esprit tel un combat de reines qui l'abrutit comme si un mur lui était tombé dessus ? Le souvenir agit finalement tel un médicament qui se diffuse dans le corps, se greffant sur les cellules mortes, les incitant à renaître. Alors peu à peu la chair frémit et les sens s'éveillent. Tout foisonne, comme si le printemps prenait possession de l'hiver sans crier gare.

Un léger sourire invite la main à écrire. Les joies, les peines, les caresses et les blessures, les mains tendues et retirées, les dons et les vols, les arrivées et les départs.

Il écoute la logorrhée, la voix étouffée de

son âme des nuits entières, puis brisé de fatigue, le sommeil triomphe et l'emporte comme une mort douce.

Après avoir bu son café, il prend la tasse et la tourne de tous les côtés pour l'interroger. Il n'y a pas de grains sablonneux du café fraîchement moulu pour poser son index et lécher le contenu, au fond. L'intérieur est lisse, presque sans relief, pas d'image, à peine un fil blanc noyé dans ce qui reste du liquide. Il pourrait s'agir d'une rivière, ou d'un puits, d'une source. Qui reste-t-il pour l'expliquer ?

Angelica est morte depuis trente ans déjà, laissant orphelines des dizaines de femmes qu'elle avait tenues en haleine durant des années par ses pronostics souvent manqués, mais toujours accueillis avec crainte. Elle s'en est étaiée un soir de Noël après avoir prévenu les voisins qu'en l'an 2000 on ne moudra plus le café, et qu'il sortira du robinet comme l'eau chaude sort du boiler. La neige, qui était tombée en abondance ce jour-là, avait commencé à sécher autour de sa maison sans laisser la moindre trace d'eau.

Baba Yaga trouva que ce signe était un avertissement pour tous ceux qui ne croyaient pas à la cafédomanie. Elle les incita au repentir. Elle organisa une procession à laquelle participèrent surtout les enfants, les chiens et les chats. Nullement étonnée, Baba Yaga aurait dit que les gens qui se font des cadeaux à eux-mêmes à Noël oublient que c'est l'anniversaire du Christ. Ils ne peuvent être sensibles envers ceux qui ont communiqué avec le ciel toute leur vie de manière privilégiée, et qui, en rejoignant les astres, nous laissent orphelins.

« Dansez maintenant ! » aurait-elle dit, comme si elle avait connu les Fables de La Fontaine.

Que penserait Angelica de tout ça ? De quelle hauteur auraient été les montagnes dans la tasse ? Quelle rivière paisible ou torrent devastateur aurait-elle aperçus au fond du récipient ? Lui aurait-elle demandé l'âge de ses enfants ? Aurait-elle eu recours

aux livres secrets qu'elle gardait jalousement et qu'elle prétendait consulter quand un cas lui paraissait intéressant ? Et lui, comment l'entendrait-il ? Lui avouerait-il qu'avec son frère ils avaient une fois mélangé les tasses de ces dames, que le peuplier avait fleuri en plein hiver en deux jours ? Ils ont eu peur et se sont confessés chez Monsieur l'Abbé. Il aima cette histoire et les encouragea à continuer de brouiller les cartes, à mélanger les tasses de ces ratières qui méritaient selon lui l'excommunication. Cependant, ils n'avaient pas osé continuer.

« Le destin est plus fort que tout » retentit encore à ses oreilles. Alors, avec son frère, incrédules, ils finissaient par écouter les récits, les légendes dorées de ces femmes avec amusement. Si Angelica avait été présente, il lui aurait dit que sa mère pieuse lui vouait une réelle affection, la recevant, joyeuse, à l'heure du café – puis anxieuse au moment du « verdict », attendu comme une parole céleste. Elle finissait par organiser sa journée en accord avec Angelica, comme celui qui attend la météo pour décider comment se vêtir. Elle lui a assurément épargné une longue thérapie nécessaire pour supporter les aléas que la vie lui avait imposés.

Il entend alors des voix désaccordées. Il faudrait les accorder, comme s'il s'agissait de trouver la bonne longueur d'onde sur une vieille radio grésillante. Cet émetteur, se souvient-il, que les voisins déplaçaient pour trouver le son en bougeant l'antenne, s'arrêtant brusquement au milieu d'une pièce, parfois à l'extérieur, au milieu du jardin, le temps que la fréquence reprenne entre le corps immobile et le transistor délicat. Ces postes étaient recouverts d'un drap blanc brodé à la main, de ceux qui couvrent ou protègent l'objet précieux. Il se rappelle cette mère de marin assise au milieu de la rue avec son récepteur. Elle le fixait, hallucinée, extraite du monde, comme si elle avait voulu entendre la voix même de son fils. Là, elle avait trouvé la fréquence parfaite. Elle ne bougeait plus. Elle restait sourde aux prières et aux klaxons des voisins dans leurs voitures. Ils n'avaient d'autre choix que de monter sur le trottoir pour passer.

Maks s'approchait pour entendre la météo marine, lui aussi. Elle était destinée aux marins partis en Australie et en Nouvelle-Zélande sur les chalutiers afin qu'ils évitent les vents, les courants, les lames, les tempêtes. La vitesse du courant était donnée selon l'échelle de Beaufort, l'état de la mer mesuré selon celle de Douglas. Il adorait les mots « cyclone » et « anticyclone » sans comprendre de quoi l'on parlait. Il voguait avec eux. Il imaginait les capitaines de long-courriers à la barbe noire sur leurs bateaux tankers, conduisant les navires remplis de riz ou de charbon. On parlait aussi d'armes et d'explosifs, en direction des Amériques.

Lui aussi voulait partir. Il s'en fit la promesse.

Du temps englouti émergea le silence, les mots qui deviendraient des notes fissurant et colmatant la mémoire. Aphorismes nocturnes, illisibles au petit matin, il savoure la petite lumière qui se fait jour en lui. Ainsi de son souvenir, chair béante comme la terre fraîchement retournée, il entend les voix de ceux qui ont habité l'espace de son enfance. Le sac à malice, ce piège à paroles, souvenir de frivolités le font sourire. Par où commencer ? Un prélude n'aurait aucun sens, une vie ne se retrace pas par le début. Et quand est saisi ce qui n'est pas censé être exploré, cette sérendipité provoque des sueurs froides, comme un arbre qui frissonne dans une plaine brutalement balayée par le vent.

Effrayé par l'avidité de ses semblables, il observe le monde en curieux effarouché, se transforme en une éponge emplie de larmes. Cet accablant monologue intérieur, ce long voyage autour de sa chambre, ce sentiment d'être né au mauvais endroit, à la mauvaise époque, comment les interpréter ? Chaque interrogation assomme sa raison, il s'incline devant les ténèbres. Il ne souhaite pas céder à la tentation de les éluder. Cette existence était la sienne. Son marc de café.

Mais à chaque fois que Maks se met à méditer, le piège se resserre.

Le rapt de Proserpine, quatre points de vue

par Antonio Albanese

Proserpine

Ma version des faits ? Comment ça, ma version des faits ? Parce qu'il y a une autre version ? Je vais te la dire Ma version des faits, LA version des faits !

J'étais au bord du lac, tranquillo, à cueillir des fleurs avec mes potes. J'en avais déjà une flopée, une corbeille remplie, plus toutes celles que je gardais dans ma robe, quand cet animal m'a littéralement sauté dessus ! Il m'a attrapée par les cuisses avec ses grosses mains dégueulasses, ma robe s'est carrément déchirée ! Une robe toute neuve que je venais de recevoir de Zalando ! Toutes mes fleurs sont tombées par terre ! En plus, il me faisait mal, le porc ! Parce qu'il faut pas croire tout ce qu'on raconte, hein ! Je l'ai vue, la sculpture du rizouille, à Rome ! Celle où je me cambre comme une ballerine du Bolchoï soulevée par un athlète au corps musculeux ! *La prise d'une main ferme s'enfonçant dans la tendresse d'une cuisse de marbre blanc...* Tu parles ! J'ai eu des bleus pendant des jours, moi ! Et il avait pas bien regardé mon « divin ravisseur », ce pédé de sculpteur ! Parce qu'entre nous, mon infernal époux, c'est ni Apollon, ni Robert Pattison ! Et en plus, il sent le renfermé.

J'ai tout perdu, moi, dans cette affaire. Ma robe, mes fleurs et mon innocence. Oui, c'est une façon de parler ! Mon innocence, tu parles ! Il m'a niquée jusqu'à l'os, oui ! Et pas qu'une fois ! Alors d'accord, son char doré et ses pur-sang noirs, plutôt stylé... Mais pour le reste, on repassera ! J'aurais préféré perdre ma virginité comme la moitié de mes potes, sur le siège arrière d'une Ford Focus dans un parking désert du Pirée.

Y a toujours des connasses pour me dire que j'ai pas à me plaindre, que reine des enfers, c'est toujours mieux que rien. Qu'elles viennent un peu passer l'éternité ici, elles verront les pouffes ! Les bords du Styx, c'est pas la Riviera ! Et si certains disent qu'Ibiza c'est l'enfer, je peux vous dire que l'enfer, c'est pas Ibiza ! On se gave grave ! Parce que faire chier Cerbère en lui lançant trois bâtons, c'est rigolo seulement un moment.

Et tu parles de destin tragique ! Personne pouvait m'avertir qu'on devait pas bouffer les fruits d'ici-bas ? C'est trop compliqué de foutre une pancarte ? NE PAS BOUFFER LES GRENADES DU JARDIN ! Pas besoin d'être Homère ! Et l'autre traître, Ascalaphe, qui a tout cafté ! Il aurait pu se la fermer et je serais de nouveau tranquillo, au bord du lac, à cueillir des fleurs toute l'année avec mes potes. Il fait moins le malin maintenant, avec la gueule de hibou que je lui ai confectionnée ! Ça lui apprendra la discrétion à cet oiseau de malheur.

Et mon père, dans tout ça ? Le magnanime arbitre de nos fragiles destins. Tu parles ! *Ceci n'est pas un rapt, c'est le crime de l'amour.* Et mon cul, c'est de la cuisse de chevreaux ? Alors ma version des faits ? La voilà : je cueillais tranquillo des fleurs avec mes potes, je me suis fait violer par un sauvage et maintenant je passe six mois à me faire labourer par Pluton aux enfers et six mois à labourer la terre avec une mère aigrie.

Jupiter

Qu'est-ce qu'elle me veut encore cette pouffiassse ? C'est pas vrai, nom de moi ! Comme si j'avais pas assez avec mon addiction sexuelle, il faut encore que je gère les petits problèmes de la famille ? C'est ma gosse, c'est ma gosse, oui, je sais que c'est ma gosse ! Mais si je dois m'occuper de tous les rejetons issus de ma divine semence, on n'est pas couchés ! Qu'est-ce qu'elle croit, l'autre ? Que l'Univers poursuit sa chaotique destinée tout seul ? Et puis, franchement, je vois pas de quoi elle se plaint. C'est pas un canon non plus, la petite Proserpine. Je me voyais bien avoir à charge ses pénates pour des lustres et des lustres encore. Je ne sais pas ce qu'il lui trouve, le frangin. C'est vrai que chez lui, c'est plutôt sombre, mais quand même. Allez savoir, les goûts et les couleurs... N'empêche que ça en fait déjà une de casée ! Reine des enfers, c'est un bon parti. Avec ses yeux de crevettes et sa bouche de murène, je l'aurais plutôt vue chez Neptune ! Et d'après ce qu'on me dit, elle a son petit caractère aussi ! Elle n'arrête pas de se plaindre, comme sa mère. Et rancunière avec ça ! La tronche qu'elle lui a faite au petit Ascalaphe !

Enfin, il faut bien que je décide quelque chose, elle va m'affamer l'entier de la Sicile, la Cérés, avec ses sécheresses et ses inondations. Et le problème avec les mortels, c'est qu'ils sont mortels. Qu'est-ce qu'on va respirer, ici, sans le fumet divin des divins sacrifices ? Mais je connais mon Pluton, il va prétexter une question de principe, de droiture morale. Je crois surtout que maintenant qu'il a goûté à la chair fraîche de jouvencelle, il va plus se contenter de ses âmes damnées pour soulager ses raideurs.

Tout ça c'est la faute à Vénus et à son mioche ! J'aurais dû lui offrir un pistolet à eau, à Cupidon ! C'est simple, il tire sur tout ce qui bouge, le con ! Même moi, j'ai encore des dizaines de bouts de flèches plantés dans des parties de ma divine anatomie que ma mère m'interdit de nommer ici. Fait chier, Vénus ! Elle pouvait pas se contenter du Ciel et de la Terre, non, il lui fallait encore porter son poison jusqu'en Enfer ! C'est plus fort qu'elle, dès qu'elle voit une vierge, elle se vexe.

Bon, c'est le moment d'être à la hauteur de ma sagesse infinie... Allez, six mois chez son mari, six mois chez sa mère.

Pluton

Tout d'abord, je voudrais dire ici ma reconnaissance pour cette opportunité qui m'est offerte de pouvoir enfin m'exprimer sur cette affaire. Je ne connais pas personnellement Monsieur Popescu, mais qu'il sache que j'apprécie l'occasion qu'il me donne ici et qu'il soit assuré qu'il sera toujours le bienvenu dans mon humble demeure.

Trop longtemps, les poètes, les peintres et les sculpteurs ont dressé de moi, impunément, un portrait inique et mensonger. Ceux qui me connaissent le savent, je suis un dieu sérieux, mais plus encore, je suis un dieu tranquille. Ne désigne-t-on pas l'État dont j'ai la charge comme le silencieux empire ? Austère, casanier, je sors le moins possible, soucieux de montrer aux âmes dont j'ai la charge un exemple de constance dans ce règne où ils ont échoué par faiblesse plus que par élection.

Quand cette fâcheuse affaire a débuté, j'étais occupé à inspecter les fondements de la Sicile, secouée, comme chacun le sait, par les soubresauts du géant Thysée. Non content de cracher ses torrents de feu, il ébranlait la Terre tout entière et ses tremblements se faisaient sentir jusque dans mon univers. Soucieux pour la sécurité de mes âmes, je voulais m'assurer que les derniers séismes provoqués par Thysée n'auraient pas de conséquences sur l'intégrité structurelle de mon royaume. Rassuré par mon inspection scrupuleuse, je m'apprêtais à rejoindre mes pénates quand je fus transpercé (dans le dos, je tiens à le préciser) par la flèche la plus effilée des trois empires de ce monde et des autres. Je tombais à genoux. Nul besoin de me retourner. Je sus dans l'instant même que Vénus avait dirigé ce coup qui porterait son empire là où il n'avait pas d'emprise. Jalouse Vénus, cruelle Vénus, impitoyable Vénus.

Je fermai les yeux dans l'espoir de conjurer le charme. Habitué aux ténèbres, j'espérais rejoindre mes foyers sans que mes regards ne se posent sur l'objet qui exacerberait le poison dont j'avais été si traitreusement inoculé. À tâtons, je cherchais mon sceptre, échappé de mes mains dans la chute et sans lequel tout retour m'était interdit. Il avait roulé au-delà de ma portée, il fallait que j'ouvre les yeux, ne serait-ce qu'un instant, pour le retrouver et redevenir maître de mon destin. Alors, je la vis.

Le ciel s'obscurcit d'un seul coup tant elle éclipsait Phébus par son éclat. Fleur parmi les fleurs, printemps dans l'éternel printemps. À l'instant où je la contemplai, elle devint ma reine, à l'instant suivant, ma femme. Me repoussa-t-elle ? Je ne saurais le dire, tant notre étreinte avait l'apparence d'une danse endiablée. Il faudra attendre plusieurs millénaires pour qu'un génie italien sculpte dans le marbre, avec une fidélité et une perfection sans nulle pareil, notre union immortelle. Déjà nous chevauchions vers mon royaume, traversant étangs et lacs de souffre, Isthme de Corinthe aux hymnes des sirènes. Rien ne pouvait retenir mon impétueux désir. Ni les appels timides de Proserpine, ni les menaces de Cyane, nymphe de Sicile. Je ne demande pas qu'on m'excuse, encore moins qu'on me comprenne. Ce que j'ai éprouvé ce jour-là pour Proserpine, je doute qu'aucun être humain puisse l'éprouver à son tour. Je ne me réfugie pas non plus derrière l'excuse du venin de Cupidon. Il n'a fait qu'exalter un sentiment qui existait en moi.

Certes, en y pensant aujourd'hui, je sais que j'aurais dû me montrer plus attentif aux désirs de Proserpine. Cyane me l'avait dit : il faut demander et non ravir, il faut convaincre par les prières et non par la terreur. Mais faire de moi un Weinstein, un Ramadan ! Moi qui n'ai jamais connu qu'une femme et dont les sentiments à son égard sont restés immuables, malgré un caractère qui s'est révélé, il faut bien le dire... le mot ne me venant ni en grec, ni en français, permettez-moi cet emprunt à la langue saxonne : challenging. Il n'y a qu'à regarder Cerbère... Je crois qu'il fait une dépression.

Alors, je le sais, j'aurais dû montrer de la retenue. J'aurais dû demander à Proserpine : Éclipse du soleil, vous, ma vie révélée, m'autorisez-vous à poser ma main grossière sur votre cuisse délicate ? Me permettez-vous de transformer le ravissement dans lequel vous me soumettez en un rapt qui transcendera l'éternité ? Vous, mon cœur et ma passion, souffrirez-vous que mes mains remplacent ces fleurs tombées de votre sein ? hein ? Qu'en pensez-vous, douce Proserpine ?

Et pourtant, que sais-je ? Ces paroles que j'aurais dû prononcer ne traduisent pas la vérité de l'instant qui nous a unis, Proserpine et moi, la soudaineté de notre union et la sincérité de nos corps. Car la parole peut mentir, le corps jamais. Et si au tribunal on voit fréquemment la langue pernicieuse changer sa version dans les contorsions de l'intérêt personnel ou dans celui de l'air du temps, la vérité d'un regard qui désire ou d'un corps qui jouit ne s'est jamais vue démentie par l'expérience des amants silencieux et sincères.

La suite, on la connaît. Sa mère s'est offusquée, a affamé toute la Sicile, remué ciel et terre (enfin, surtout ciel) et obtenu de notre frère une sentence définitive.

Je me soumetts au jugement de Jupiter qui sait mieux que nous ce qui est juste et bon. Je suis convaincu qu'il ne l'a pas pris à la légère et qu'il est le fruit d'une longue réflexion. Que Proserpine jouisse des six mois qu'elle passe avec sa mère comme je le fais, et je continuerai à honorer les liens qui nous unissent les six autres mois de l'année, comme les principes et la droiture morale l'exigent.

Cérès

Ma version des faits ? Elle tiendrait en une petite annonce : Agricultrice, mère célibataire, travailleuse, trahie par son frère (et père de son enfant), cherche une fin paisible, loin de son beau-fils, roi des enfers.

Sérieusement, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? On donne, on donne, année après année, semence après semence, récolte après récolte. On baigne la terre de ses bienfaits. On est mère nourricière de l'humanité entière, et pour qui, pour quoi ?

Toute ma vie, je me suis efforcée de faire grandir et prospérer les fruits de la terre. Et quand le grand Jupiter m'a jugée digne de son désir, j'ai fait fructifier en mon propre sein le fruit de sa jouissance.

Vous voulez vraiment savoir ? Vous voulez vraiment la vérité ? Eh bien, je vais vous dire, très franchement, moi, Cérès, déesse des moissons, telle que vous me voyez là, un peu fatiguée, un peu défraîchie, je suis une déçue de la maternité. Voilà, c'est dit.

Et c'est dit sans offense aucune pour Proserpine. Ma petite essence d'enfance, déposée dans le terreau de l'amour et arrosée du plus entier dévouement dont les dieux sont capables. Proserpine, ma plus belle création. Mais il faut bien se rendre à l'évidence. Ce n'est pas une question de sacrifice. Le sacrifice n'existe pas. Nous ne faisons rien pour les autres. Notre seule et unique motivation, c'est nous-mêmes. Le seul et unique amour que nous avons à offrir, c'est l'amour propre. Alors évidemment, il ne faut pas s'étonner si au bout du compte, quand on tire le trait du bilan final, on est déçu par le résultat. On rêve d'enfants uniques, avides de connaissances et de poésie, et on regarde des êtres placides grandir devant un téléviseur, accrochés à la manette de leur playstation. Parce que les choses ont l'obstination de pousser non pas comme on voudrait qu'elles soient, mais comme elles sont. Ne vous y trompez pas. Ce n'est pas ma petite histoire personnelle, ma petite frustration à avoir mis au monde un être naïf et difficile. C'est l'essence même de la création. Une trahison. La graine ne fait rien d'autre. Elle perturbe la terre dans laquelle elle se développe. Elle la violente, comme le fœtus violente le ventre de sa mère. De puissance, de potentialité, elle se mue en monstre informe, développant ses membres sans logique, sans grâce, sans harmonie. Ceux qui me comprendront le mieux sont les poètes, qui rêvent de produire des géants quand ils enfantent des nains.

Pourtant, quand les cris étouffés de ma création sont parvenus jusqu'à moi je l'ai cherchée sans répit. Ni l'Aurore, décoiffée à son lever comme une catin en solde, ni Vesper ne m'ont vue m'arrêter. J'ai parcouru la terre à la lueur des torches. J'ai fait le tour du monde pour revenir à mon point de départ et découvrir, horrifiée, la ceinture dénouée de ma fille déflorée. Mes prières s'évaporant contre les oreilles d'un sourd, j'ai eu recours aux menaces et aux sanctions, plus efficaces. Mais le mal était fait ; l'alliance passée au doigt de Proserpine plus efficace qu'un révolver plaqué sur ma tempe.

Qu'importe le jugement hâtif d'un frère ingrat. Que Pluton garde Proserpine, j'ai perdu ce que je n'ai jamais possédé.

Léa Farine - poèmes

En attendant septembre
étendue dans le lit d'un air lourd
Elsa regarde ses pieds vernis de laque
déjà écaillée

on laisse chaque jour des plumes au bord du chemin
à finir alouette nue, de la tête aux pieds vernis
- nul n'est jamais l'oiseau mythique, pas même à la
saison mûre
les pluies d'orages lavandières lessivent les peintures d'été
qui s'estompent déjà, toutes couleurs au fossé

on soupire, oh lenteur
impossible métamorphose
on perd, on perd, on perd

Elsa le sait et quand elle sent trop que les heures la tuent
elle remet du vernis
sur ses petits pieds

septembre arrivé elle ira chercher
au magasin du vendeur de rien
un flacon de laque brune, un flacon de laque rouge, un
flacon de laque orange
pour peindre ses ongles en automne.

Il pleut des sortilèges
le moment est venu
rasez, rasez les assassins !
laissez les nus
comme des cours d'immeubles
prenez la couleur, dans les yeux des arbres et des fleurs
peignez, peignez les assassins !
faites les éclater
comme des gorges de rouges-gorges

Argile
veinée de tropiques et de méridiens
la tribu
a semé sur toi des envies noires
comme l'arbre du premier pays

argile
si nous te prions
d'épargner une de nos visions
nous laisseras-tu encore
tromper nos aurores
en trompant ton visage ?

argile
calme nos lunes impatientes
fait refleurir
dans le pays au-delà du fleuve où nous
avons versé nos morts
l'arbre des souhaits

argile
dessine dans nos regards brûlants
de désir et de fièvre
le projet d'un moineau
d'un pinson
ou d'un merle
chantant, heureux
la mélodie des oiseaux simples

Passant, passante
robe de plumes estompées
arme, armure, vives comme des épines
avancer, attendre
partir, rester
passant, passante
depuis l'espace en toi qui n'a ni la netteté des
combats de chevaliers
ni le trouble des soupirs languissants des dames
sais-tu que la surface du monde n'a pas de centre ?

il te faudra descendre, il te faudra monter
au cœur de la terre
et construire-là ton château sans contours.

Avec peu de mots, on peut écrire :

« Les éléphants lunaires
vaisseaux solitaires
se hissent à des cordes quantiques
pour rejoindre les espaces blanches
là-haut, loin, près de d'Hespérus
les espaces blanches, des blancs possibles
parfois vrais, parfois faux, parfois fer
à se cuisiner de nouvelle défenses
de nouvelle matière
méprisée par les braconniers

eux ! ils veulent de l'ivoire et de l'or
ils veulent de vieilles phrases
de vieux romans
lourds, par terre
lourds, sur la poussière du sol de la terre. »

Avec peu de mots on peut écrire :

« Eux, les braconniers
ne savent pas comment voler. »

Voilà Chien blanc qui arrive ;
Chien blanc voit le fond noir des gens
tout ce qui est noir dans les gens
Chien blanc le chien borgne le voit

dans les gens
il n'y a pas de ruisseaux agiles
pas de truites arc-en-ciel
pas de plantes sauvages
dans les gens
il y a de la saleté c'est tout

Chien blanc, Chien blanc
va trotinant
Chien blanc, Chien blanc
va tristement

un jour Chien blanc deviendra loup
il s'enfuira dans la forêt
alors, dans la cité sans limites
sans limites
grandira le noir des gens

Loup blanc, loup blanc
va trotinant
Loup blanc, loup blanc,
va tristement

Dans la prairie
vers chez ma mère et mes morts
j'ai prié la déesse coccinelle

—Parle-moi du monde
ai-je demandé
aide-moi à comprendre
comment cet endroit peut être à la fois une maison
pour l'amour
et le souvenir triste de ceux qu'on adorait ?

—Oh ! c'est simple
a-t-elle répondu
les étoiles sont collées à la nuit avec de la sève de
pissenlits
de la soie d'araignée tient le soleil au ciel
la lune est une pelisse de loup sertie de lucioles
et la beauté est faite de courants d'air
il n'y a rien de plus à savoir
enfant fou du pays des roses

alors, dans la prairie, j'ai dansé
pour la terre, pour le jour et pour la nuit
dont rien ne peut être dit

Tout pour la grâce
chante l'enfant aux cheveux de lianes
tu sais, tu sais,
les matins quand le soleil naît
sur tes yeux clos
quand le soleil te saisit, brûlure pâle
cette grâce-là, grâce de peu, grâce de rien
cette grâce-là
chante l'enfant aux yeux d'olive fatigués
m'a abandonné

le ciel a déserté le ciel
l'hiver a déserté l'hiver
la voix a déserté la voix

tout pour la grâce
tu sais, tu sais,
chante l'enfant qui n'est plus un enfant

le bout du monde, désert
sans ciel sans hiver sans voix
le bout du monde se trouve là où la grâce déserte
la grâce
là où la mort déserte la mort
là où le soleil

est un cri vide.

Nous serons grandes
notre désir sera grand
nous mettrons dans nos cheveux des épingles de
séquoia,
peindrons nos lèvres avec le rouge du levant
farderons nos joues avec le rouge du crépuscule

cous, chevilles, poignets parés de comètes
brûlantes,
déesses brillantes comme des poèmes qu'ils ne
connaissaient pas encore
; soleils ouverts
nous danserons les déserts, nous danserons les
steppes, nous danserons les mers

nous danserons des mondes et des mondes
à nous toutes
à nous à nous à nous

Ils ont regardé voler les mouettes, au port
elle n'étaient pas poétiques, à vrai dire
leur cris étaient trop rauque
à vrai dire, les mouettes ne devraient pas crier
à vrai dire, elles ne devraient pas manger de poisson

Ils ont regardé le port
il n'y avait pas de mouettes
pas de goélands
pas de cygnes
pas de canards, etc.

Il y avait seulement un port
et un passé poétique

Ils ont regardé le port
le grand-père a dit :
— Je me souviens des mouettes
la fillette a dit
— Qu'est-ce qu'une mouette ?
le grand-père a dit
(il pleurait, en le disant)
— Les mouettes avaient un cri rauque
et elles mangeaient du poisson
et nous n'avons plus rien en commun
avec notre propre existence.

Dans les westerns, les virevoltants
ces buissons-boules qui roulent roulent
ressemblent aux mots

il y a une histoire, voilà
femmes, hommes
pleins d'envies furieuses et fécondes,
chevauchent des éclairs
touchent par un côté le monde noir et par un
côté le monde blanc
dans les plaines longues

il y a une histoire du jeu des hommes et des
femmes, voilà
où se promènent les tumbleweed les virevoltants
les mots — voyageurs indociles
cherchant une source assez profonde pour
renaître
et tuer en même temps tout autour
- ils boivent beaucoup
les autres mots qui se croyaient verts

Si tu cesses de croire
il y aura bien un lac salé
quelque part dans la vallée des larmes
assez profond pour abriter ta peine
de sang jamais à personne

mais si tu crois
si tu crois alors viendra l'hirondelle
l'hirondelles habitera tes rêves pâles
l'hirondelles t'habillera de parfums d'autre part
elle chérira tes nuages noirs
elle chérira tes soleils

l'hirondelle viendra
vêtue de noir, vêtue de blanc
même guerre, même amour
migrations incessantes entre deux pays d'éternelle lumière

Carousel du vent

extrait

par **Marc AGRON**

Le cercueil est en bois de cerisier, orné de fil de fer avec une croix dorée en plein milieu. L'un des oncles voudrait qu'il mesure au moins quatre mètres de long et deux de large, ce qui lui est refusé. Il ne veut pas se résigner, évoquant le sarcophage de Daniel de Samarkand qui mesure dix-huit mètres. « Le saint n'a jamais cessé de grandir. Près de son tombeau se produisent des miracles, alors le bon Luka mérite aussi un cercueil hors normes », déclare le grand-oncle, très en verve et inspiré par cette mythologie orientale. Il est prêt à convoquer le directeur général des pompes funèbres pour lui parler personnellement, mais celui-ci l'ignore superbement, nullement ému par la croix de chevalier de Malte accrochée à son veston – il avait dû l'acheter au marché aux puces le matin même.

On lui explique aimablement, après l'avoir jaugé, essayant d'interpréter son regard et son costume trop grand, qu'on est dans un pays civilisé et qu'il y a des règles à respecter. Le grand-oncle se tourne alors vers les autres pour exprimer son indignation amplifiée, cite un auteur inconnu, discourant sur les excès de la démocratie et le déclin inévitable de l'Occident, répétant que celui-ci est le couchant, l'opaque, la dégradation, l'ignorance, l'obscurité, le gris, le noir, lieu de la mort, la faillite, alors que chez lui, dans le Sud, c'est l'Orient, le levant, l'âme éveillée, l'origine du monde civilisé, la musique, la connaissance, des couleurs et des costumes inimitables, la musique, la sagesse.

Cette révélation magistrale, il la proclame sur la pointe des pieds, la main gauche tantôt sur le cœur tantôt dans la poche pour dissimuler une arme. Il déclare ensuite qu'il ne reviendra plus dans cette boutique mal agencée ni dans ce pays policé, même si le directeur général des pompes funèbres l'y invite officiellement au moyen d'un bristol sur papier glacé et aux armes de l'empereur d'Autriche. Il se sent mal considéré, malgré ses sept quartiers de noblesse, dont un en ligne directe avec George Kastrioti dit Skanderbeg lui-même, inconnu dans ce coin du pays comme s'il était un roitelet africain. Il leur rappelle qu'ils seraient encore en train de payer un tribut à Kemal Pacha Atatürk, qu'il situe dans son ignorance au Moyen Âge et sur un cheval ailé, récitant des poèmes un sabre à la main, tuant le serpent. Il y a de quoi être confus pour cet homme illettré, qui a tout appris par cœur et considère allègrement les Commentaires

sur la Guerre des Gaules et Guerre et Paix comme une suite romanesque en deux volumes d'un seul et même auteur, avec une fin heureuse. La brute est reconduite poliment par le gardien.

Il lui présente ses condoléances sur un ton sévère, autorisé par son supérieur à l'assommer s'il avance d'un pas.

Deux wagons sont spécialement affrétés pour ramener tous ceux qui sont venus accompagner la dépouille, comme le veut la tradition. Les orgueilleux, mal à l'aise dans leurs vêtements, en complets trois-pièces trop grands ou trop petits, discutent avec le chef du train pour savoir dans quelle direction sera tourné le cercueil. L'un veut que la tête soit placée en direction de la marche, l'autre à l'opposé. Le chef ne comprend pas.

« Luka doit rentrer dans son pays tête la première, fièrement, comme Philippe de Macédoine sur son cheval.

– Non, dit le presque chevalier de Malte, sa distinction fixée avec une colle transparente, car l'agrafe avait cassé. Souffrant sans doute d'une hypertrophie congénitale du cerveau, il hurle dans son dialecte, en un seul souffle, tel un baryton :

« Les pieds doivent être posés en avant, ce n'est pas pour rien qu'on dit : "revenir à la maison les pieds devant". Même si pour moi il n'est pas mort, de tels esprits ne trépassent jamais, et la statue en bronze que je vais commander à Michel-Ange lui-même à Rome où je connais beaucoup de monde, peu m'importe le prix qu'il demandera, sera posée au pied de sa tombe et le fera vivre encore plus ardent qu'avant. Ainsi pourrait-il regarder son pays d'adoption tout au long du voyage pour se le rappeler durant l'éternité où il a vécu. »

Devant cette prose si emportée, les uns consultent le ciel et les autres s'inclinent. Le chef de train rajuste ses vêtements, recoiffe ses cheveux gras face au petit miroir qu'il vient de sortir de sa poche tel un magicien, renifle fortement pour redresser son torse, décide enfin de demander son opinion à la mère. Il se pose devant elle comme un caporal au garde-à-vous, formule sa question, attend la réponse. Mais le regard de la mère est transparent et fixé sur la foule rassemblée sur le quai. Elle écoute, distraite, apercevant une femme qui parle à Franz et qui tient un enfant par la main. Franz se sent coupable face à ce regard qu'il croit posé sur lui. Et pourtant il n'y est pour rien, il avait crié à Luka de freiner le soir de

l'accident, il lui avait même pris le bras afin d'éviter le camion, mais c'était trop tard. Il avait été éjecté, ce n'était pas son heure. Il le répète sans qu'on lui pose la question à chaque fois qu'il boit, toutes les fois que le spleen le rattrape dans son tourbillon du soir, et que la mauvaise conscience le martyrise de n'avoir pas été plus vigilant que le conducteur lui-même.

La mère répond au chef de train que, si elle avait eu le choix, ce voyage n'aurait pas eu lieu et que son homme serait enterré là où vivent ses enfants et ses amis. Les sœurs, les cousins et les oncles estiment que ce sont eux sa famille et le cri de rage de la mère est étouffé par la machine à vapeur qui tousse son crachat vers le ciel, comme pour se révolter, annonçant son départ imminent. Elle demande enfin de pouvoir voyager auprès de son mari, peu importe la disposition du cercueil. Cela lui est refusé dans un premier temps puis, devant l'insistance des enfants, on cède. Elle n'ose pas traiter d'aliénés les cousins dans leur compétition d'idées prodigieuses, mais si elle pouvait, elle les jetterait hors du train.

Ceux qui ne font pas le voyage restent sur le quai. Certains camarades qui avaient travaillé avec lui quand il était fonctionnaire, anciens employés, voisins et parents d'élèves. Franz porte encore des séquelles de l'accident. Angelica, au visage grave et ferme, regarde fixement la locomotive, comme pour lui ordonner d'aller tout droit et de ne pas sortir des rails. Dieu sait ce qu'elle a encore lu dans la tasse de la mère le matin même avant le départ et qu'elle ne lui a jamais dit. Baba Yaga parle à voix basse à son chat Platon – surnom qui, en grec ancien, signifie « large » –, qu'elle hèle aussi parfois par son vrai nom, Aristoclès, quand le cas est grave et qu'elle a besoin d'un conseil éclairé. Personne ne veut croire que la sagesse de son chat est infinie, qu'il a passé treize ans en Égypte comme l'illustre philosophe et qu'il révèle en ronronnant les doctrines secrètes de Pythagore lui-même. Elle prétend communiquer avec les trépassés qui lui donnent des nouvelles de l'au-delà et lui fournissent des formules prodigieuses pour apprendre à égarer la mort. Baba Yaga croit gagner ainsi sa confiance et ambitionne sans doute de l'éliminer un jour en la conduisant dans un labyrinthe d'où la mort ne sortirait pas.

Elle a construit autour d'elle une zone infranchissable de refroidissement étanche qui, couplée à des superstitions, décourageait chacun de partir le vrai du faux, estimant qu'il valait mieux la laisser dans son monde, fût-il imaginaire. Deux policiers, Maks croit les reconnaître, visages ternes, ceux qui ont annoncé la mort du père, ont l'air d'en savoir davantage qu'ils ne

l'ont laissé paraître la nuit du drame. Légèrement à l'écart se tient une femme de noir vêtue, à l'allure de veuve, qui doit donc bien comprendre ce que ressent la mère. Une jeune enfant la regarde et l'interroge sans cesse, mais sa maman lui plaque la main sur la bouche.

Le chef de train éloigne tout ce monde en sifflant trois fois. Le convoi entame sa marche funèbre.

Les hommes exténués sont silencieux. Certains ronflent debout dans les couloirs du wagon, d'autres sont étalés par terre, impétueux et robustes, dévoilant leur animalité déplaisante de manière incontrôlée. Le bruit constant du chemin de fer abrutit les passagers qui avancent vers des contrées que certains n'ont plus revues depuis des années. Ils s'y rendent pour les mariages et les enterrements, appelés depuis des pays où ils vivent en exil, volontaires et contraints à la fois.

Les trains en sens inverse frôlent le convoi funèbre. L'appel d'air provoque le bruit d'une mini-explosion faisant sursauter tout le monde. Le convoi s'arrête toutes les heures dans des gares en pleine nuit, comme si chaque hameau était une arrivée. Maks imagine qu'il ne repartira pas et qu'il ne verra jamais le pays du grand-père. Il a l'impression qu'il descend vers le sud comme pour dégringoler dans les entrailles de la Terre sans savoir combien de jours le périple va durer. Dans la nuit, alors qu'il ne peut fermer l'œil, à travers la fenêtre du train il voit les bâtisses en brique, comme si toute façade blanche était interdite.

Elles semblent mortes, inhabitées, entourées de squelettes d'arbres, esseulées dans un pays qu'on aurait abandonné, d'où le chemin de fer endiablé est pressé de partir. Les gares prouvent que les vivants peuvent aussi habiter les cimetières. Il pense à sa maîtresse et à sa classe qui le regardaient tristement depuis le quai. C'était elle qui avait annoncé aux élèves la mort du père en imposant le silence et interdisant les rires et même les sourires durant toute une semaine. Les camarades qui ne présentaient pas la moindre esquisse de joie étaient venus toucher son bras, certains avaient pleuré, d'autres n'avaient pas osé lever leur regard, par pudeur ou ne sachant pas comment faire. Maks est heureux de ne pas aller à l'école. Il sait qu'à son retour sa nouvelle condition lui vaudra les faveurs de la maîtresse, de bonnes notes et les resquilles pardonnées. Il sait qu'il aura la permission de la mère de sortir avec ses camarades tout le temps et même qu'il pourra partir au bord de la mer durant l'été, malgré le deuil. Sa mère ne lui refusera plus rien. Le sommeil le frappe par surprise, les yeux ouverts.

Il est orphelin.

*

* *

Il n'était jamais allé en train chez le grand-père. Luka avait toujours pris la voiture, qui finissait par tomber en panne presque à chaque voyage. Le père attribuait ces avaries au mauvais état des routes et à l'exécrable qualité de l'essence. Il disait que les Russes qui fournissaient cette partie-là du pays en énergie ne raffinaient pas aussi bien le diesel que ceux du Nord, où le pétrole était livré par les Arabes, « les vrais connaisseurs de leurs sources, comme nous connaissons la forêt ».

Maks essaie de rester éveillé, il veut voir cette contrée que le père avait tant de fois racontée et embellie à l'excès. Entre deux somnolences il voit la nuit envelopper le train comme si elle le couvre de laine pour le protéger ou pour l'engloutir.

Au petit matin, il est surpris d'avoir tant dormi et manqué l'entrée au « pays des merles, des pastèques, des melons ». C'est ainsi que le père décrivait la région quand il s'agissait de peindre le tableau enchanteur de ce qu'il avait quitté sans regret vingt ans auparavant. Dans les gares, désormais, il entend d'autres langues, d'autres accents : le serbe, le grec, le turc, l'albanais, le macédonien. Les autochtones souriants proposent, en s'approchant des fenêtres des wagons, de la nourriture, des cigarettes et des journaux. Les hommes habillés de pantalons à la turque et de jambières de laine blanche (au joli nom de Monténégrins) fascinent Maks par leur élégance et leur très grande taille. Les gilets brodés de couleurs vives des Macédoniens, les tabliers tissés, garnis de franges des femmes albanaises, des bijoux comme ceux que portait Angelica. Il avait vu dans la gare précédente des hommes proposant aux voyageurs de l'agneau grillé, du cochon de lait, du mouton ou des volailles à la broche copieusement assaisonnés de poivre et de paprika. Certains mangent des oignons crus et de l'ail comme s'il s'agissait de pommes. Du fromage blanc, des bureks, de l'eau-de-vie. Les oncles restent sobres pour donner l'exemple aux autres voyageurs alors que la mère nourrit les enfants de poulets panés préparés pour la circonstance par la tante Rosa. Ah, Rosa, la femme de Goran, si souvent malade – le plus souvent de manière imaginaire, une façon de conjurer le mauvais sort –, mais toujours en vie. Le train doit subir un contrôle technique, car de la vapeur s'échappe de la locomotive dans tous les sens même quand elle est à l'arrêt.

L'un des oncles juge bon d'aller faire quelques commissions en quittant le convoi pieds nus, une redingote noire sur les épaules, « pour s'aérer les neurones ». Il tire par la main Maks, qui se retrouve l'espace de quelques

minutes dans un univers inconnu. La terre solide le fait trébucher. Ce basculement lui rappelle la sensation qu'il avait éprouvée, lors d'un voyage en Italie. Il avait quitté le bateau après avoir franchi l'Adriatique. La terre ferme s'était dérobée sous ses pieds. Franchissant les rails comme on enjambe un ruisseau et sans prononcer le moindre mot, Maks suit son grand-oncle, la bouche ouverte, les sens éveillés, pour réaliser que cette petite virée n'a rien d'un rêve malgré la soudaineté du changement. L'imagination n'a pas longtemps prise sur le réel. À peine sorti de la gare, il entend les commerçants crier et vanter leurs marchandises dans un vacarme coloré. Le long d'une rue piétonne, les artisans dans leurs échoppes sont à l'œuvre, accroupis, coiffés d'un turban et renouvellent les gestes de leurs ancêtres, façonnent le fer, l'argent et le cuivre avec un sens inné des ornements orientaux. Les odeurs des grillades s'introduisent dans les narines de Maks, lui rappelant qu'il n'a pas mangé depuis longtemps. Il a échangé son poulet pané contre un gâteau aux noix à sa soeur qui n'aime pas la pâtisserie. Comme si le deuil était lié à l'obligation de jeûne ou de pudeur, car manger et boire auraient pu être jugés comme le désir de satisfaire son corps, les adultes sont restés sobres tout au long du périple.

Le grand-oncle s'arrête devant une échoppe de bureks, il en achète plusieurs, demandant à Maks d'en manger vite avant de retourner dans le train. On annonce le départ imminent de la machine par des haut-parleurs qui semblent transporter la voix au-delà de la gare, sans toiture ni barrières.

Le jour suivant, la barbe de deux jours et la mauvaise mine s'installent sur les visages des hommes titubant sur leurs jambes, engourdis par une lassitude inavouable. Pourtant, aucun effort ne semble résister à ces hommes du Sud, rompus aux travaux des champs dès leur prime jeunesse. Certains portent le nom d'un dieu grec, sans doute parce que leur père avait deviné qu'ils allaient avoir des physiques d'athlètes, de guerriers. D'autres portent des noms de saints ou de dirigeants de pays occidentaux. Ainsi l'un pouvait aussi bien s'appeler Kennedy qu'Achille. Les filles au nom d'Aphrodite ou de Sofia étaient nombreuses.

Par un passager bien informé, on apprend qu'il ne reste que quelques gares jusqu'à l'arrivée.

À l'avant-dernier arrêt, sur le quai, accompagné d'un enfant qui tient un chapeau à l'envers dans ses mains, un gitan joue du violon en souriant. Totalement édenté, penchant la tête tantôt à gauche, tantôt à droite, les yeux tournés vers le ciel comme halluciné et s'adressant à lui, il accompagne d'un mouvement de corps une mélodie d'une douceur méditerranéenne qui écorche l'âme. L'un

des cousins sort un gros billet, le froisse comme s'il allait le jeter à la poubelle, le lui lance par la fenêtre, lui demande de s'en aller. Il lui fait comprendre en le grondant qu'il s'agit d'un convoi funèbre et qu'il n'est pas de bon ton d'y jouer de la musique. Le Tsigane essuie son front d'un mouchoir blanc, se signe trois fois rapidement et dit « que Dieu ait son âme ». Puis il reprend son instrument pour interpréter avec une lenteur inouïe cette mélodie aux sonorités poignantes – Maks reconnaîtra des années plus tard la Sonate n° 2 en si bémol mineur de Chopin – comme s'il l'avait lui-même composée, inondant le couplet de larmes authentiques. C'est en tout cas ce que supposent les oncles, pourtant peu enclins aux sensibleries. L'un d'eux prononce même le mot de déférence qu'il avait estropié, mais personne n'ose rire, bougeant sa tête à gauche et à droite, comme les Crétois, pour marquer son admiration. Cette harmonie n'a plus quitté Maks durant des années.

La mère, revenue dans le compartiment après le premier jour de voyage auprès du mort, affectée, ose à peine lever son voile opaque pour dévisager le musicien dont le soleil a brûlé la figure et à qui la nature n'a pas accordé la beauté, mais des mains en or. On l'a pris pour un esprit venant apporter par sa mélodie un peu de souffle dans cette assemblée aphone, à bout de forces. Alors que l'archet quitte les cordes de l'instrument, la musique ne cesse pas, le train se met en mouvement, sans le bruit habituel des bielles, sans doute pour s'effacer devant cette marche funèbre révéralant le mort qu'on a presque oublié durant ce voyage morose.

Par la fenêtre du train, tel un œil qui balaie le panorama comme s'il le coiffait, les plaines succèdent sans avertissement aux paysages arides et rocheux, pour redevenir quelques instants après de vastes nappes aux flots immobiles bleuâtres et jaunes comme si l'on était au bord d'un fleuve indien. Puis, de nouveau, des pâturages à perte de vue, parsemés d'arbres fruitiers, sans que Maks puisse deviner de quel agrume il s'agit. Le nom de Balkans, que les Turcs avaient donné à cette région pour désigner la montagne durant leur occupation de cinq siècles, désigne aussi bien la variété des paysages, de la mer Adriatique à la Grèce, que la mosaïque d'êtres humains assemblés malgré eux, aux costumes aussi variés que la flore et la faune aussi exotiques que les Indes orientales. Les images se succèdent comme une panoplie de tableaux éphémères sautant aux yeux et disparaissant aussitôt. Encore un ou deux arrêts, paraît-il. En plein milieu de la campagne, les gares semblent être plus étendues que les villes – à moins que les gares elles-mêmes n'aient été des cités en soi, comme cela fut le cas du palais de Dioclétien, envahi par des hommes comme elle aurait pu l'être par les rats et qui deviendrait la ville de Split.

À la descente du train, une dizaine de calèches attendent les voyageurs exténués. L'une d'elles est une barouche noire, tirée par deux chevaux blancs, des Lipizzans, qui n'ont pas l'habitude de tirer de char. Le grand-père avait fait venir ces poulains spécialement de Slovénie, du haras de l'École espagnole, croyant améliorer la race de ses chevaux, solides mais d'allure rustique. Il semble à Maks que même ces étalons sont tristes. Il apprendra que le cheval que Luka avait laissé au village lors de son départ du pays était blanc, comme ceux qui le conduisent à sa dernière demeure.

Traversant un paysage au décor monotone, des villages fantômes se succèdent, à moitié inhabités, volets fermés, presque morts. Les habitants, assis sur des bancs devant leur porte, se lèvent devant le passage de la caravane, se signent et s'inclinent en enlevant leur chapeau. Les femmes au visage bouffi et au fichu croisé sur la poitrine écartent les rideaux, observant le passage. Rosaire à la main, elles prient. Le vent, qui avait la fantaisie de souffler ici très bas, soulève la terre et produit une nuée de nuages bruns. Un toile d'Eugène Burnand.

Tout se déroule en silence, quasiment pas de mots échangés, comme durant le voyage. Maks ne se rappelle pas la moindre conversation entre les quarante personnes qui avaient cheminé ensemble, chacune emmurée, comme si la douleur était une chose privée qui ne se partage pas. C'est de la pudeur. Ce tourment silencieux, émotion originelle, contenant aussi bien la peine que la rémission, deviendra plus démonstratif les jours suivants.

Les cochers muets, semblant exécuter un ordre venu d'ailleurs, hallucinés, transportent la dépouille comme si elle était en verre. Ils semblent descendre de la mythique tribu des Cimmériens, ayant vécu des millénaires dans l'obscurité et découvrant la lumière à cette occasion, se protégeant d'elle par de gros sourcils, le regard jamais plus haut que la hauteur des genoux, n'épiant jamais le ciel, comme si cela leur avait été interdit. Ils apportent la dépouille au grand-père qui attend debout au milieu de la cour depuis l'aube, ne s'étant plus nourri depuis le jour où l'annonce de la mort lui fut communiquée. Sa fille aînée l'avait rasé de près le matin même, afin que le vieil homme paraisse digne devant l'épreuve qui allait suivre et ne verse pas la moindre larme devant l'assistance qui l'observerait en silence. On ne pleure plus les morts à son âge, fussent-ils ses propres enfants.

La cour de la maison se remplit comme si un protocole leur avait communiqué la façon de procéder. Les vieillards, au premier rang, se ressemblent comme des jumeaux. Il y a des hommes étrangement grands, ou de très petits – quand ils ne sont pas estropiés, boiteux ou aveugles. Les crétins aux regards d'anges innocents, que l'on garde près de soi par

superstition, de peur que le Destin ne frappe encore plus fort, dessinent des figures avec leurs doigts sur le sol ensablé où pas une feuille morte ne s'est aventurée. Les femmes au tronc immobile ont l'air d'avoir toutes le même âge. La totalité de ce que le village compte d'habitants entoure la famille endeuillée comme pour la réchauffer ou la protéger du vent. Une masse noire, compacte, telle une grappe de raisin, ne bougeant pas, enlacée, abasourdie, absente, fixe ses regards sur le cercueil, couvert d'abord de feuillage et de ramures. Les muets énigmatiques dans leur solennité rustique font signe aux autres que leur partie du devoir est terminée. Silence.

Maks est franchement impressionné. André précède la dépouille et s'approche de Toma. Il lui baise la main. Celui-ci, impassible, ne le regarde pas. Les yeux immobiles, pointés sur la croix, il s'approche du cercueil et demande aux gaillards de le poser sur le sol afin qu'il soit ouvert. Le chef du protocole feint de n'avoir pas compris, mais Toma se contente de montrer des yeux qu'il veut qu'on ouvre le cercueil. Murmure dans la foule. Le prêtre s'apprête à parler au grand-père, mais celui-ci se retourne et fixe l'assistance, provoquant effroi. Tous baissent le regard, on s'exécute. Le grincement du bois hérissé les poils de la foule et quelques sanglots étranglés s'échappent dans les airs. Tous lèvent la tête, ayant aperçu un astre chevelu venant du sud et se dirigeant vers le nord. Certains y voient une similitude avec la légende des Rois mages, qui avaient vu le même genre de comète aux longs cheveux dorés annonçant la naissance du Christ.

Pour superstitieux qu'ils soient, quelques-uns se signent trois fois alors que d'autres baissent le regard. Ils savent que les étoiles filantes sont aussi bien de bon que de mauvais augure. Luka apparaît alors comme s'il était vivant. Maks ne l'avait pas vu depuis le jour de l'accident. Il n'ose pas l'épier. Mais il se faufile quand même entre deux hommes vigoureux, se met sur la pointe des pieds comme il l'avait fait la première fois qu'il avait voulu voir son petit frère nouveau-né dans sa poussette. Le visage du père est maquillé afin de dissimuler les cicatrices de l'accident, son nez penche légèrement à gauche. Ses lèvres s'épousent comme dans un ultime et dernier baiser. Maks voudrait que le père se lève, qu'il mette fin à cette farce et que la fête commence ! Il rêve un instant que ce miracle se produise, comme tous les prodiges, parce que la nature l'ordonnerait. Il laisse échapper un sourire qui ne passe pas inaperçu. Quelqu'un le tire par le col et il disparaît au deuxième rang. Toma, d'une voix cassée, s'adresse à la dépouille comme si elle pouvait l'entendre.

« Te voilà à la maison, fils. Il n'est pas dans l'ordre des choses qu'un enfant quitte la vie avant son père. Tu es parti fier comme un paon et te voilà revenu en oiseau mort sur tes

terres, non pour les cultiver, mais pour y demeurer dans leurs entrailles. Pourvu que Dieu ne m'accorde pas trop d'années à vivre, car, en t'arrachant à moi, mon souffle habite déjà le monde qui est le tien et mon corps las le suivra, je l'espère, avant que la terre ne se tasse sur ta pauvre chair humide. »

Il marque un signe de croix sur le front du père et repose son chapeau sur la tête. S'approchent alors ses filles aux traits saillants et durs. Elles aident leur père à se relever. Ils regardent la dépouille en silence, immobiles, semblant ne jamais vouloir partir. Leur père s'éloigne, ses filles le suivent. Le prêtre demande à ce que l'on ferme le cercueil mais Toma, sans se retourner, fait « non » de la tête. Comme si l'on attendait encore quelqu'un, mais il ne se passe plus rien. Un troupeau de cygnes, alignés comme sur un fil, traverse la cour sans susciter la moindre réaction de l'assistance. Maks se frotte les yeux et interroge son voisin qui lui intime le silence.

Au loin, les cloches de l'unique église du village manifestent dans leur dialecte, apathiques, leur plainte sonore. Un temps qui échappe à la chronologie, la couleur blême de la mémoire ignorant la foule, la nuit tombe sans préavis, éclairée par les bougies indiquant le chemin des chambres et des tentes dressées dans la cour pour les invités. Il manque à Maks des instants qui n'ont pas dû exister ou qu'il a oubliés, comme une affiche déchirée, décollée par endroits et montrant un visage fragmenté – souriant et grimaçant à la fois.

L'église se dresse, solitaire, sur une petite colline, exposée aux vents qui ont l'audace de souffler là comme s'ils la visaient. L'herbe qui fut autrefois un gazon est envahie par le gravier menant aux tombes. Rien de pittoresque. Le ciel rappelle que l'heure est grave, il menace de se déverser sur l'assistance qui l'oublie en regardant le sol assoiffé. Maks voit jaillir un rayon de soleil insolite qui vient éclairer le petit oratoire dédié par un père à sa fille trop tôt disparue. Une embellie qui ne parle qu'à l'âme et qui se fait subtile. Il esquisse un sourire, salue le visiteur.

Il croit entendre une musique dans le plus humble des bâtiments du village, doté d'un étonnant pouvoir de mystère. Les cygnes ont cédé la place à des créatures parmi lesquelles il croit discerner des anges radieux dont il a du mal à percer l'énigme. Il voudrait les interroger, mais ils semblent muets ou ignorant son langage. Dans le cimetière, à moitié défunt lui aussi, certaines croix sont penchées, comme ivres et voulant rejoindre le trépassé. On dit que les descendants sont partis à l'étranger il y a longtemps et qu'ils ont délaissé leurs morts comme on quitte une terre ne donnant plus de blé. L'avoine qui a poussé après leur départ est à son tour devenue poussière.

La cérémonie sera très dévote, interminable, presque

orthodoxe. Pour l'agnostique que fut le père, on forcera le trait. Le tableau est complet ; les pleureuses, pour ainsi dire professionnelles, une assemblée confuse de visages féminins que l'on devine à peine derrière les voiles noirs brodés, les sœurs sincèrement tristes – il était leur seul frère –, le prêtre, son cousin germain. La mère aphone et dépourvue de force regarde dans le vide, ses pensées semblent ailleurs. Les enfants ne comprenant pas très bien la langue du Sud fixent le cercueil ouvert, le père au visage serein. Il semble leur sourire.

À la tombée de la nuit, le chien de Toma glapit sans arrêt, lui qui ne le quittait jamais d'un pas. Cela dure toute la nuit. La tête rejetée en arrière, imitant ainsi les loups, ses ancêtres, avisant sans doute la lune qui n'avait pas manqué d'entendre qu'un brave était sur le point d'arriver au ciel. Le lendemain, dans l'autre cour dégagée de tout obstacle et balayée par un foehn inattendu, à l'origine sans doute des regards inquiétants des voisins et de la physionomie dégénérée de certains enfants aux visages d'adultes, se déroulent les discussions graves de sages éclairés croyant décider du sort de l'humanité. Les groupes sont formés selon l'importance des hôtes, mais l'âge passe avant tout. Ici on est vieux à quarante ans, car souvent déjà grands-parents. Eau-de-vie, fromage blanc, poivrons farcis, agneaux grillés, baklavas. Odeur de foin. Paysans dans leur tristesse. Les ouvriers silencieux ordonnent aux animaux de se taire ; le fils du patriarche Toma est mort, comment les bœufs peuvent-ils encore l'ignorer ? D'ailleurs il faudra en égorger plusieurs pour nourrir les deux cents convives qui resteront trois jours dans le domaine et qu'il faudra aussi loger. Certains viennent d'Australie, d'autres d'Amérique. C'est le deuil de sept jours qui est annoncé dans tout le village et ses alentours. Pas le moindre son de musique, nul éclat de rire ni même un sourire sur les visages. Le plus petit écart serait rapporté au grand-père, et il ne fallait pas le contrarier. Il possédait la plupart des parcelles que les paysans exploitaient pour lui en fermage. Et quand ce n'était pas le cas, les familles étaient liées par un mariage ou divers arrangements fidèles à une tradition d'un autre âge.

Durant une année, toute personne qui croisera le grand-père lui posera cette question étonnante : « Êtes-vous affecté, patriarche ? » Il répondra invariablement : « Dieu m'est témoin que oui. » Automatiquement, on répondra : « Que le Tout-Puissant vous garde en bonne santé » et la réponse sera « demeure en bonne santé toi-même ». Ce langage théâtral, réglé, surprend Maks, qui aux questions posées répond « bien sûr que je suis triste, quelle question, mon père est mort ! » On lui enseigne ensuite comment répondre. C'est un vocabulaire, presque un rituel auquel on ne déroge pas depuis des siècles.

On dit que Toma avait rencontré le pape Paul VI, mais

personne n'a jamais pu le prouver. Il prétend être allé à Rome, qu'il avait trouvée grande et pleine de ruines, mais surtout « loin de son village ». Il aurait confié au pape être à la tête de quelques centaines de personnes de toutes confessions. Il aurait ajouté que ce monde-là vivait en paix. Le pape l'aurait engagé comme conseiller, mais il était illettré, et c'était un handicap insurmontable. Pourtant, il pouvait déclamer douze mille vers par cœur devant les villageois assis en cercle, racontant les légendes apprises de ses aïeux, les récitant durant des heures comme s'il feuilletait sa mémoire. Il s'arrêtait parfois, le temps que les autres changent de position, boivent un verre de liqueur forte, roulent une cigarette, inclinent la tête pour exprimer en silence leur admiration face à tel héros ayant perdu la vie dans une bataille pour sa patrie ou sa foi contée en vers par Toma le sage. Il semblait être de toutes les religions, comme s'il avait été, dans une autre vie, à la fois un sage jaïn, un beït din, un cadî et un vieux stoïcien, disciple d'Épictète. Tous venaient le consulter lorsqu'un conflit surgissait. Il connaissait leurs prières, leur langue et leurs traditions. Il avait connu leurs parents, avait assisté à leur baptême ou à leur circoncision. Quand il leur parlait, un papillon, comme s'il le convoquait, virevoltait entre les gens. La peur les saisissait, car ils voyaient dans le lépidoptère un génie échappé de l'esprit de Toma. Il leur faisait un signe de paix, afin qu'ils renoncent à un divorce, qu'ils payent leur dette, pardonnent un mensonge. « Rendre à tsar ce qui est à tsar », disait-il en estropiant le nom du Romain et en s'appropriant l'adage comme s'il venait de l'inventer. Il l'avait appris d'un prêtre dont il avait été le parrain et qui lui rendait visite régulièrement. Il était souvent question de dogmes. On disait que c'était le prêtre qui venait se confesser chez Toma et non l'inverse. Quand un homme, revenu au village après avoir fait des études classiques, avait osé demander au grand-père s'il savait qui était le tsar, le grand-père l'avait regardé droit dans les yeux, lui disant « Je l'ai connu comme je t'ai vu naître, puceau ! Comment, impudent, oses-tu me poser la question ? Va-t'en, incrédule, avant que le brouillard n'affaiblisse ton jeune cerveau d'âne. »

Toma avait envoyé l'une de ses filles au couvent. Elle deviendrait religieuse à Rome. Quand on le questionnait au sujet du pape, il se mettait à rouler une cigarette avec une lenteur formidable tout en parlant en paraboles, oubliant la question. L'autre, ne voulant pas passer pour un ignare, repartait la bouche ouverte, la tête légèrement penchée à gauche comme si le vieillard la lui avait bloquée par envoûtement, le remerciant d'avoir voulu lui consacrer une parcelle de son temps précieux. Certains lui baisaient encore la main comme s'il était le parrain d'un ordre.

Il était une fois dans le Sud.

Angel Parc

Par **Thierry Luterbacher**

Quelques marches à descendre. Traverser le Parc, maintenant, à 3 heures 15 du matin. Affronter la peur, écorché à vif. Sombrier dans ces ténèbres, dans tout ce que la ville contenait de mauvais.

Pendant la journée, le Parc invitait à la joie. Là où les mères emmenaient batifoler leurs enfants, là où je me rendais moi-même en famille pour pique-niquer le dimanche. Dès la nuit tombée, le Parc devenait le temple du mal.

Oser... Tout ce temps à ne jamais oser... Tremper ma personne d'honnête travailleur, perclus de train-train et aussi éloigné de la révolte que la misère du luxe, dans son contraire. À elle seule, l'idée me terrorisait et me noyait dans l'adrénaline.

Je pliais l'échine depuis toujours, comme d'autres marchaient, je rampais : « Oui monsieur ! Bien sûr madame ! »

J'avais les bras de ceux que les possédants appelaient « mon personnel » et qu'ils livraient « impersonnel » à la retraite. Moi, je ne possédais que mon ennui, ma gueule de tout le monde et ma vie de tous les jours. Une vie sans échardes, ni accrocs. J'étais le résultat d'une hésitation. Dieu avait balbutié en me mettant au monde. J'étais aussi terne qu'une école du dimanche.

Sur cinquante et un ans d'existence, il me restait un unique souvenir. Magnifique. Le jour de mes quatre ans, mon vieux m'avait emmené en bateau pour une journée de pêche en mer. J'étais assis près de lui, à l'avant du bateau. Le soleil se levait, le moteur tournait régulièrement, la mer était lisse, le ciel tranquille, le vent tiède dans mes cheveux. Mon père trempait sa main dans l'eau salée et me la passait sur les lèvres. J'ai encore le goût de ses doigts à la bouche. J'étais sûr que jamais rien ne pouvait nous arriver, que rien ne pouvait jamais nous séparer. Il m'a dit : respire cette journée avec ton vieux aussi fort que tu peux et un jour tu t'en souviendras comme de ce qui ressemble le plus au bonheur...

Quand je m'arrêtais devant le « Grand Hôtel du Parc », j'hésitais quelques secondes avant de reprendre mon parcours immuable. Mon éternelle serviette de cuir, usée par l'ennui, sous le bras, je regardais les hommes bien mis

et leurs femmes étincelantes. Ceux auxquels un portier, en soulevant sa casquette, ouvrait la porte avec un sourire de laquais.

Ils avaient cette élégance apprise par cœur, l'assurance souveraine de ceux qui ne sont pas surpris de s'endormir tous les soirs dans des draps propres et frais.

J'observais la fumée qu'éruçait la rue de ses entrailles. J'imaginai le ventre de la ville bouillonnant de rage. Toute une vie passée à contempler mes habitudes dans cette cité ne m'empêchait pas de m'étonner à chaque fois que je la regardais souffler du brouillard de ses intestins. En hiver, je l'entendais me parler par ses bouches d'où s'échappait la fumée de ses mots. En été, elle transpirait des vapeurs de son énorme corps, comme les chevaux attelés aux calèches parquées le long du Parc.

Trente et un ans me séparaient d'une même nuit. J'avais vingt ans et je revenais, à trois heures du matin, pour la première fois de mon travail. Je m'étais fait la promesse de trouver, dans le dédale de mes habitudes, une brèche pour tromper ma vie toute faite : une nuit, je reviendrai du travail et je traverserai le Parc.

Je venais juste de me marier, sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce que ça se faisait et que je n'avais jamais osé dire non. Trimer de nuit était ma seule extravagance et me permettait de gagner quelques francs de plus à l'heure. Ma femme s'éreintait de jour, ce qui ne lui laissait que peu de temps pour me négliger.

Pour ne pas l'accabler, je dirai qu'il est humain de se désintéresser d'un homme aussi insignifiant que moi. À vingt ans, je considérais que l'unique intérêt qu'auraient pu m'accorder mes proches et mes voisins se réduisait au seul statut de travailleur de nuit dans une ville réputée dangereuse dès le crépuscule.

Garçon au café Le Croissant Show, de 19 à 2 heures du matin, je servais les croissants au jambon, à la fraise, à la banane, au roquefort et j'en rapportais au petit matin dans ma serviette.

Dès 22 heures, toutes les créatures qui fréquentaient Le Croissant Show devenaient suspectes. Passé minuit, la lie s'agglutinait devant le café, pénétrait parfois à l'intérieur

et me glaçait le sang. Ce n'était pas tant la crainte que m'inspiraient ces pauvres bougres, mais l'image de leur chute disait le fil ténu sur lequel je m'avançais. Le passé de nombre d'entre eux ressemblait au mien. Il suffisait d'un croche-pied du pouvoir que je servais pour que je bascule dans leur fange.

Le règlement voulait que la police conseille le nouveau venu sur le comportement à observer en cas de situation critique, telle qu'attaque à main armée ou vandalisme. Je m'attendais à un large éventail de réactions à la gloire du devoir civique. Je me voyais déjà raconter, devant un parterre de gens médusés, le sens même de mon dévouement et la bravoure qui devait me caractériser. Mais, un agent bedonnant récitait un paragraphe, appris par cœur, qui disait en gros de ne surtout rien faire, si ce n'était d'obéir à l'agresseur éventuel.

Un rôle taillé à ma mesure que je n'aurais aucune peine à tenir. Et je l'avais tenu au-delà de toute espérance. Nuit après nuit, au service des autres. Les aventures, les peurs et même les plaisirs de certaines rencontres, je les avais gardés pour moi. Le peuple de la nuit apprend à ne pas se raconter. Il reste secret parce qu'il ne peut être compris que par ses pairs.

Je restais inexistant. Trente et une années d'inexistence et me voilà ! Terne et froissé à contempler cet obscur désir devenu l'unique sel de ma vie. Traverser le Parc ! Dans ces quelques minutes d'arrêt que j'accordais à la routine face aux marches qui s'enfonçaient dans les ténèbres du Parc, je plaçais mon dernier pécule, un fond de poche de respect envers moi-même. Ma seule richesse. M'entendre dire non à ma ligne droite et pénétrer l'interdit ! Une seconde pour oser, un premier pas d'effroyable terreur, puis quelques marches à descendre et enfin me contempler debout. L'ultime tentative d'échapper au cul-de-sac de mon existence.

Combien de fois avais-je cru, tremblant, mouillé, pris de vertige, oui, maintenant, j'allais sauter dans ce trou noir immonde... Je me retirais en pleurant, m'injuriant et riant de ma stupide ambition à vouloir rendre splendide de bravoure ce ramassis de larves qui chaque soir rampait pour rejoindre son foyer.

Et pourtant, toujours, je reprenais espoir, rien ne pouvait extraire de moi ce grain de beauté. Traverser le Parc ! Une fois, une seule fois oser.

Un enfant qui s'avance jusqu'à l'extrême limite du plongeur. La plante des pieds dans le vide, toute sa vie ne reposant que sur ses talons encore en équilibre sur la planche. Je regardais en bas. Une légère traction suffisait à me lancer, mais je restais là, à fixer le néant. Incapable de

reculer, ni de sauter.

À quoi bon ! L'existence avait pratiqué une lobotomie dès ma naissance, m'expulsant telle une pâte à modeler, mètre étalon de la soumission, eunuque de la déraison.

Une fois de plus, j'allais me retirer, misérable comme une bite flasque, lorsque ma serviette m'a emporté dans le noir, entraîné par une main qui cherchait à me l'arracher. Pourquoi m'étais-je accroché à cette vieille serviette de cuir ridée, vide de contenu et de sens. Lorsque je l'ai lâchée, j'ai continué de courir derrière ce vestige que j'avais tellement serré dans mes bras. Tendrement, comme l'enfant qui enlace un coussin pour oublier sa peur en s'endormant. Je ne perdais pas un objet de valeur, je perdais un ami.

En sortant des graffitis du passage souterrain, j'ai réalisé, en ralentissant ma course, que j'étais passé de l'autre côté. La face sombre. Dans le Parc.

Pendant quelques secondes, je suis resté au seuil de la terreur, puis le miracle de la nuit m'a ouvert ses portes et je me suis enfoui en elle. Dans un fourré qui bordait le chemin, je m'étais blotti dans le noir, comme dans un nid, me recroquevillant sans plus bouger. Je ne me voyais pas, donc on ne pouvait m'apercevoir et cette certitude m'a immédiatement réconforté. Je percevais des bruits confus, réfugié sous l'édredon de la nuit. Enfant, je mettais ma peur à l'abri sous mes draps. Dans le sous-marin de mon lit, je me sentais à couvert, protégé des craquements du bois, du grincement des portes, des ombres malfaisantes et rampantes qui enlaçaient mon sommeil cherchant à m'étouffer de leurs anneaux. Par le périscope de mon coussin, j'observais le funeste monde. J'éprouvais alors l'angoisse délicieuse des veillées d'orage, lorsque le dehors grondait et que l'intérieur sentait bon le feu de bois. Le foyer se nimbait d'une auréole qui m'immunisait contre toutes les fureurs et ma famille devenait le pays où il fait mauvais ailleurs.

Et maintenant, là, à l'intérieur de cette parenthèse, emmitouffé dans le duvet noir du Parc, j'ai ressenti, pour la première fois, combien mon existence s'était assoupie en s'étirant paresseusement sur de longues années de médiocrité.

La normalité de ma vie venait de me cueillir d'un terrible crochet dans la région du cœur. J'aurais tant voulu marcher sur une route en réinventant tous les matins d'autres lendemains. Mais, c'est la routine qui m'avait nivellé. J'avais vécu tout ce temps en copie conforme fidèlement reproduite au quotidien. Comme je les connaissais ces journées perdues qui ne disaient rien ! Ces journées qui passaient sans bouger. Où je me mettais à crier pour faire et qu'il n'y avait rien à faire !

Mon Dieu ! Me voilà déjà vieux comme l'hiver.

- Je suis la fiente de Dieu !

Une voix cabossée passait comme un rabot sur le Parc, déchirait l'air qui retombait en copeaux. Une horde sortait de l'ombre suivant son loup à la beauté effrayante.

- Créatures de la nuit... !

Il tourbillonnait les bras ouverts, en crucifiant l'espace de sa présence. Tout en lui disait l'insolence de celui qui ne serait jamais vieux. Un peu de lumière tombée d'un rayon de lune marquait au fer sa silhouette onduleuse. On l'aurait cru habillé de ténèbres, le regard chauffé au feu d'une forge, le visage balafre par ses cheveux en insurrection perpétuelle.

- Ah ! je suis banni parce que je suis trop heureux de vivre, hurlait-il dansant et tombant dans les bras de son peuple. Ils le recueillaient, le caressaient au passage, mais le loup déjà s'abattait sur d'autres poitrines.

- Ressemblez-moi ! Je suis l'animal en vous ! Bougez, sautez, créatures ! Hurlez avec moi... ! Je vous emmènerai là où pousse les fleurs sauvages !

Une louve se tenait assise à l'envers sur un banc public, sa tête reposant sur ses bras croisés en appui sur le dossier. Elle... Elle me regardait ! Droit dans les yeux ! Quelques éclaboussures d'un lampadaire illuminaient son visage. La voir me faisait mal. La beauté me faisait mal. J'avais l'impression de n'avoir jamais vu de femme avant elle. Une douleur généreuse frappait mon torse. Un instant qui donnait une raison à mes cinquante et une années d'existence imbécile. La vie avait eu raison de me mettre au monde et de m'avoir traîné dans la petitesse pour finalement me conduire ici et faire couler mes larmes.

- Amen !

- Angel !

Le loup s'arrêta net et se précipita vers elle, qui s'était allongée sur le banc, les mains croisées derrière la tête. Il s'agenouilla et posa délicatement sa tête en tempête sur son sein. Je venais de comprendre que le bonheur ne pouvait être que hors-la-loi.

Amen humait l'air, envoyant des coups de tête autour de lui. Il lapait l'air, le goûtait, comme un vin de grand cru, cherchant la provenance de mon odeur domestique. Angel me tirait à elle aussi sûrement qu'un filin. Je me suis débarrassé de mon pardessus et de tous les vestiges de ma servilité. J'ai taillé ma moustache avec les ciseaux de mon couteau de poche. J'arrachais plus que je ne coupais. Puis, je me suis frappé d'une solide giflette qui a fait gicler mes lunettes à grosses montures noires. En pantalon et chemise blanche, j'ai alors émergé des broussailles. Pour la première fois de ma vie, je venais de bouger. C'était

un effort aussi prodigieux que la naissance de ces tortues marines qui sortent du sable pour se précipiter vers la mer en essayant d'échapper à la boucherie des mouettes qui fondent sur elles, les perforant de leurs becs. Mais pas d'océan salvateur au bout de ma course. Juste une interminable plage sur laquelle je me suis avancé, droit, stoïque, mort de trouille, mais tellement fier de moi. Je souhaitais que ma silhouette soit nappée d'ombre et de lumière qui masquait mon absence de majesté.

- Tu viens de t'échapper du zoo, petit homme, me questionna Amen ?

Il venait de tailler, d'un coup de lame acérée, un reste de bravoure que m'avait insufflé mon geste d'Apache. Je me rendais compte que je n'étais qu'une espèce de lapin, à peine sorti de son clapier, parce qu'un quelconque gardien, par mégarde, avait oublié d'en verrouiller le grillage.

Comment Amen avait-il bien pu se retrouver devant moi, alors que je venais de le voir à genoux devant Angel ? Il me tournait autour, me captait et me reniflait, engloutissant tous mes sens.

- Ça a bien soixante ans de dévouement et de petits matins gris derrière soi !

J'aurais voulu être drôle. Faire rire d'une remarque cinglante ! Mais bien entendu rien ne me venait. Comme s'il avait suffi d'arroser de quelques gouttes de nuit mon imagination aride pour qu'elle pousse d'un coup ! Je restais tête basse. Ce n'est pas la verve qui m'avait touché, mais la peur. Je prenais conscience d'être dans le Parc, livré à la terreur des faits divers que je parcourais dans le journal et que j'essayais de me représenter sans succès depuis trente et un ans. Elle était face à moi, cette abstraction dont nos quotidiens récitait les exploits en étalant le sang sur le papier. Cette abomination dont les gens honnêtes se repaissaient la tête secouée d'indignation. J'allais mourir pour avoir voulu suivre ma serviette de cuir en enfer. Je partais pour l'agonie comme j'étais arrivé dans la vie, ridicule.

Droit comme un arbre, j'ai levé la tête pour regarder, une dernière fois la nuit. J'attendais la fin. J'étais là où j'avais toujours voulu être. Enfin au sein de cet instant que je croyais inaccessible, j'allais m'endormir et j'ai fermé les yeux. Je priais pour ne pas avoir mal. Le créateur qui avait eu l'indélicatesse de me mettre au monde pouvait réparer son erreur en me faisant mourir d'un seul coup.

Ce sont des hurlements qui sont venus comme des coups. J'ai ouvert les yeux. Il y avait un arrêt sur image. La nuit bandait ses muscles. Amen était ramassé sur lui-même, prêt à bondir et autour de lui tous ses loups, pareils, en demi-cercle. Seule Angel était restée à l'écart de la meute

sur son banc public, loin de la tension qui écrasait le Parc.

- Au nom de Dieu Amen, a repris le hurlement !

La voie était aiguë, une aiguille qui perçait le tympan, vrillée d'un rire hystérique. Ce cri ne sortait pas d'un être humain mais d'une maladie et ouvrait l'oreille au scalpel. Une fourchette griffant un tableau noir.

Des silhouettes en guenilles surgissaient de partout en vociférant. Je me trouvais au milieu d'un champ de bataille surréaliste. Plus personne ne s'occupait de moi et je n'avais qu'un désir, me retrouver auprès d'Angel. Le reste m'importait peu. Ma peur s'était évaporée. Je contemplais cet énorme bordel et cherchais presque désespérément ma terreur en refusant de croire à sa disparition. Quelque chose de primaire retenait mes morceaux de pauvre type pour qu'ils ne se liquéfient pas en bouillie.

On entendait comme un monstrueux battement de cœur. Des marteaux fabuleux s'abattaient sur des enclumes géantes. Amen suivait ce rythme cardiaque, avançant comme une star de rock sur une scène. Il déchira sa chemise et offrit sa poitrine en cible expiatoire en frappant du pied à chaque pas.

Je m'approchai d'Angel comme d'une icône, me trouvant brave dans ma marche vers l'inaccessible. J'affrontais l'inconnu et le moindre souffle pouvait me renverser. Elle était tellement plus que tout ce que j'avais été. J'avançais en terre d'aventure, le regard tenu en laisse par son nombril qu'un t-shirt, s'arrêtant à mi-chemin de son ventre, laissait apparaître. J'aurais voulu lui offrir autre chose que moi. Je n'avais pas les mots pour la décrire, elle et ses cheveux noirs qu'elle portait comme un animal, ses yeux qui exprimaient l'ailleurs. Je lisais en elle une insupportable lassitude de la banalité. Toujours allongée sur le banc, elle fredonnait et semblait tenir l'arc bandé de cet instant à une tension extrême. Elle pouvait décocher ses créatures comme autant de flèches.

- Regarde comme ils jouissent de la bataille à venir, dit-elle. Ce plaisir de la chasse, ce goût du sang, ils le portent en eux aussi sûrement que l'instinct de vie, c'est la matière primitive de l'homme à l'état pur.

Il y avait en elle à la fois de la fascination et du dégoût.

- Je peux m'asseoir à côté de vous ?

Elle m'observa, incrédule, et relâcha la tension du fil qu'elle retenait entre ses doigts.

Toutes les flèches partirent en même temps. L'air vibrait de rage et moi, je lui demandais poliment de m'asseoir à côté d'elle.

Elle m'entraîna dans les fourrés et me renversa de force.

- Alors, ce n'est pas une contenance... tu es

véritablement innocent !

Elle me considérait comme l'impossible, alors que j'étais simplement incapable de rien d'autre qu'elle. Angel était sur moi comme un rayon de lune. Sa peau blanche m'éclairait faiblement. Je ne quittais pas des yeux le bouton de son ventre posé délicatement sur la dentelle de son épiderme. Les coups claquaient. La chair percutait la chair. Les hurlements sillonnaient l'espace et passaient en rafale au-dessus de nos têtes. Je sentais, sous moi, la terre frémir de violence.

Les secousses sismiques de la barbarie traversaient le corps d'Angel accroupie sur cet homme vierge de sauvagerie. Sa tête giflée par les vibrations de la bataille et ses cuisses enserrant l'innocence de cet être pétri de banalité provoquaient chez elle un flux nerveux, un besoin indomptable de jouissance. Elle avait une formidable envie, non pas de lui, mais de ce qu'il représentait. Angel avait la tête qui montait à l'assaut et frappait aux côtés d'Amen et son corps s'embrasait de poésie. Ses yeux fous brandissaient des armes et ses mains envahies de tendresse se répandaient sur lui.

Étendu sur un matelas de végétaux en décomposition, je respirais l'humus de la terre. Des soubresauts agitaient encore mes membres bouleversés. Angel m'avait tatoué à jamais de son plaisir. Elle était partie rejoindre sa horde sauvage. Le Parc, délivré de sa guerre, se couvrait d'absence et de silence. Sa nature frissonnait et se refaisait une beauté, tragique et désespérée. Je ne savais pas que j'aimais la vie. Dieu me pardonne ! Je ne savais pas.

La pauvreté est une maladie que j'avais héritée de mon père. Elle m'avait empêché de savoir.

Je m'étais levé et je me découvrais, débarrassé de la poussière de mon existence passée. J'ai trébuché sur une matière molle. Un cadavre à la bouche déchirée, le regard vide, fixait le ciel violet. L'aube délavée avait la beauté mièvre d'une histoire sentimentale enivrée de guimauve. Et cette mort, à mes pieds, n'était pas effrayante mais vibrante de poésie. Le rouge du sang sur la peau blanche peignait sur le visage, le tableau d'une vie assassinée chantant un requiem. La mort rendait hommage à la beauté de l'aube et psalmodiait qu'elle était le plus grand des plaisirs. C'est pour cela qu'on nous la réservait pour la fin.

J'étais sauvé, lavé de tous les péchés de mon ennui. À moitié nu, les vêtements lacérés d'amour et de passion, je me promenais dans la fumée matinale de ce champ hanté par le spectre de la bataille. Je tenais ma vie par la main.

Mes pas sont vos pierres tombales

Par Thierry Luterbacher

« Maintenant ils me laisseront tranquille. Maintenant ils s'habitueront sans moi. Je m'en vais fermer les yeux... »

Enfin calme. Je m'emporte avec moi.

Je ne marche plus. Je me dépose dans le ventre de vos villes. Je m'accroche à vos murs derrière lesquels vous planquez vos joies imbéciles.

Ne rien faire...

Quelqu'un se promène ! On dirait un petit vieux. Attendez, il va passer sous le lampadaire avec ses petits pas. Voilà ! Ah ! mais c'est monsieur Bertolo ! Mais oui ! C'est bien Bertolo qui promène sa petite vie, avec ses petits souliers et son petit chien.

- Bonsoir monsieur Bertolo !

Regardez le, avec ses petits problèmes, comme il tourne sa petite tête. Il n'est pas tranquille monsieur Bertolo, il est accompagné par sa petite peur qu'il va se dépêcher d'aller mettre à l'abri dans sa petite maison où il a caché ses petits sous.

Ce n'est pas prudent monsieur Bertolo de promener votre petite existence la nuit dans cette rue, vous prenez de bien grands risques à exposer ainsi vos petits soucis.

Je vous emmerde monsieur Bertolo, vous et vos petites jambes, retournez derrière votre petite fenêtre rejoindre vos petites manies et vous asseoir parmi vos petites certitudes !

Je m'appelle inutile et je vous déteste tous ! Pâles et serviles aux ordres de l'utile.

Ne rien faire...

Si vous saviez la beauté d'un geste inutile qui n'appartient à personne d'autre que moi.

L'humanité entière est drainée par la cause sacrée du faire. Et même lorsqu'ils ne font rien, ils continuent à faire ou font semblant de faire.

Allez répondre aux braves gens qui s'enquièrent de votre situation que non, décidément, vous ne faites rien. Une moue réprobatrice pose un masque sur leurs faciès. A leurs yeux de citoyens consciencieux, vous n'êtes qu'un bon à rien.

Je suis bon à rien.

Je revendique ce jugement sans appel.

Bon à rien. La nuit appartient aux bons à rien qui effrayent les bons à tout. J'écris mon nom sur les murs de vos villes et je défraye vos faits divers. Je subis la désagréable impression de vos odeurs, de votre saleté institutionnelle, de vos ordures ménagères. Je méprise vos certitudes, l'indignité de votre servitude. Je crache sur vos principes de papiers imprimés, sur l'abject de vos faux-semblants, sur vos illusions malades et sexuellement transmissibles, sur la médiocrité de vos rêves. Mes rues ne vous ressemblent pas. Elles respirent un air suranné, parfumé de deuils et de vies qui n'ont de cesse de mourir. Savez-vous la splendeur d'un coin de ce noir que j'aime, où l'ombre implore la lumière et finit par s'affaler dans ses bras. Ecoutez les murmures insolites prêts à entonner un chant puissant. Le suspense d'un souffle, d'un pas traînant ou trébuchant. Le chuintement soudain aiguisant mes sens à l'infini, beau comme une mort lente sous un néon blafard. Tous ces bruits qui font votre peur au royaume de notre nuit. Ces bruissements que vous fuyez la queue entre vos jambes flasques. Regardez-moi ! Je suis tout ce que vous n'êtes pas. J'appartiens à ceux qui n'ont rien. Aux gueux, aux mal-aimés, aux malappris, aux malfaisants. Je suis votre peur, votre peste, votre terreur, je suis tous ces bruits tapis qui traînent et vous guettent. Ces pas qui vous suivent et précipitent les vôtres, ce sont les miens. J'enlace toutes les ombres qui vous épient. Je récite à vos oreilles tremblantes la colère de votre Dieu et vous assaille de ma décrépitude. Je suis devenu celui devant lequel mes parents me mettaient en garde quand j'étais enfant. Le noir de la rue est mon temple. Vous pouvez m'épelez à toutes les lettres de votre bréviaire, je serai toujours de l'autre côté de vos barrières. Etre rejeté par vous est mon honneur. Le vôtre ressemble à celui de vos champs, dans lesquels vous tombez pour recevoir vos légions au service de ceux qui nous fusillent et vous asservissent une vie durant.

Vos bites ne seront jamais aussi dures que ma vie.

Ne sortez pas ! Nous sommes là ! A vous attendre. Vous et votre petitesse.

Mes pas sont vos pierres tombales.

La Balançoire

extraits

par **Béatrice Monnard**

*C'est pour rien que tu dessines des cœurs sur la fenêtre
(...)*

Paul Celan

*

Peur le matin, chaque matin au réveil.
Ça passe dans la journée. Ou pas. Les yeux ouverts ça compresse entre les côtes, ça ressemble à tout ce qui peut arriver, les accidents, la maladie, l'enfant mort, les parents morts, les amis morts, l'impossibilité de traduire l'essentiel.

Serait-il préférable de se réveiller auprès de quelqu'un ? tiens l'expression te fait tout drôle. Ça ressemble à ne pas y arriver, à ne pas faire face – aux huissiers, à la perte, mais de quoi ? à l'abandon, mais de qui ? Ça ressemble à la peur de choisir mais choisit-on vraiment ? Certains affirment que non rien on ne choisit rien. Peur de choisir encore et toujours les solutions les plus déroutantes, du moins pas les plus simples et dans la hâte d'aller vers le pire. Ça ressemble seulement car ça n'a pas de consistance. Arrête ça suffit les huissiers – mais les huissiers ne sont pas des huissiers ce sont des figures qui foutent la trouille – ne reviendront plus, ton fils est vivant, tes parents sont vivants, les autres aussi, pas tous bien sûr mais tu ne peux pas porter tous les morts c'est déjà pas mal la vie autour de toi.

Ne pas s'attarder, se lever parce que la boule gonfle et pourrait occuper tout le corps jusqu'à l'étouffement.

Ton enfant est vivant, tu es vivante même si chaque jour tu meurs de petite mort terrorisée par l'impossibilité de fixer, tes parents sont vivants, les autres aussi, pas tous bien sûr, arrête ça suffit, ça suffit, oui la journée commence, oui ça tient à un fil, pas du genre fil de pêche, du fragile très fragile mais tu as

une vie, les mots, tu résistes, et des souvenirs, tu en prends un au vol c'est physique, là tout de suite un bon c'est mieux pour te rassurer, pour que l'angoisse s'en aille, tu es dans la vie est-ce que c'est la tienne ?

C'est la tienne Jeanne.

*

A treize heures à la terrasse d'un café rue Bonaparte Jeanne déjeunait lorsque, accompagné, il s'était installé en face, à la terrasse du même café séparé par la rue. La femme ressemblait à Claudia Cardinale. Une terrasse pleine, les gens attendaient, des garçons affairés, du bruit, la chaleur.

Dans ce mouvement, ces déplacements du peu d'air de l'été, les quelques trente mètres entre une terrasse et l'autre ils s'étaient vus.

Jeanne avait demandé un autre verre de vin, regardait les gens déambuler et, entre les silhouettes, les chapeaux, les cabas, ils s'apparaisaient elle en robe noire lui en costume grège.

Trois juillet, dormi dans un hôtel, elle était venue pour ça, dormir à l'hôtel.

Pas encore le mémorable été de la canicule mais celui-ci commençait bien puisqu'elle avait baladé ses jambes nues sous la robe jusqu'au Louvre. Au-dessus de la pyramide elle avait volé et par-dessus la foule qui ne regardait plus la pyramide mais Jeanne – une femme dans une robe qui ne flottait pas, plus du tout affolée, non un animal dont les yeux entre ciel et terre balayaient la pyramide, la foule de ce dimanche, de tous les dimanches, de tous les autres jours des

semaines tristes de toute sa vie. Elle avait volé jusqu'aux Tuileries et, par une petite brise de là-haut, emportée jusqu'au parc Monceau elle avait volé au-dessus des hôtels particuliers, le musée Camando, puis était descendue pour s'étendre devant le rocher, sur l'herbe chaude de cet été qui commençait si bien.

Au Diepp tout le monde dînait à l'extérieur à cause de l'exceptionnelle soirée.

Parlé de Collioure. Comment tu ne connais pas Collioure ? Non elle ne connaissait pas.

Et de ce temps passé quand François photographiait les artistes. Mais toi tu es une artiste disait-il.

Plus les heures avançaient moins elle avait peur. Quelle chance de ne pas avoir pris le train, il faut laisser faire les événements n'est-ce pas, une chance d'avoir appelé gare de Lyon ; sur un papier à l'entête café Richard, torréfaction à Paris apporté par le serveur était écrit Pardon mais s'il vous plaît pourriez-vous appeler ce numéro.

Toi jamais tu n'aurais fait ça hein Augustin, primo tu ne veux pas t'imposer tu préfères que les femmes te sollicitent, t'écrivent, Augustin j'aimerais vous rencontrer ou carrément Augustin je vous aime j'aimerais vivre avec vous – comme dans tes livres. Secundo tu trouves ça vulgaire très vulgaire mais tu ne veux pas juger, effectivement, car Jeanne tu l'as aimée immédiatement, voulue de toutes tes forces, bouleversé par son visage, non tu ne veux pas juger.

*

Que dites-vous ? Qu'on pourrait se passer de François?

La famille, Augustin, le maître de la corneille et François maintenant, et toutes ces voix et la vôtre par-dessus le marché, ça va dans tous les sens, et elle est un peu brutale la transition de la page 38 à 39, d'ailleurs y en a-t-il une ? Vous aimeriez vous accrocher à quelque chose, que dites-vous ? Une histoire, une vraie, moult rebondissements, qu'on vous tienne en haleine, que le début aille jusqu'à la fin.

Patience, j'avais plus ou moins bien

commencé mais j'ai été détournée et comme la vie est faite d'embarquements je suis entrée dans la brèche. A cause de l'amour. Même si c'est toujours un peu bête de parler d'amour. L'enfance, la famille j'y reviendrai. A la poésie c'est sûr. Mais là c'est urgent je dois parler d'amour donc de François aussi, et d'Augustin Arlex bien évidemment.

A une histoire comme peut-être vous l'espérez, malgré toute la considération que j'ai pour vous, je ne pourrai m'y plier. J'ai tendance à penser Qui m'aime me suive, et si dans cette aventure souvent je me retrouve un peu seule, quelques personnes que je tiens en haute estime, plutôt têtues et peu complaisantes, m'entourent encore.

*

Augustin Arlex appela.

Je veux venir avec toi à Naples, je vais acheter mon billet pour prendre le même vol que toi Ma chérie, et avant je veux venir chez toi.

Oui Augustin je t'attends.

On se manifeste, on veut, on montre, on ne joue pas au chat et à la souris, c'est nouveau, elle aussi veut aimer et c'est délicieux de se sentir en toute confiance aimée, tellement nouveau et tellement incroyable qu'on y croit (elle y croit aussi), phénomène inversement proportionnel au doute, plus chimique que physique et scientifiquement prouvé ça se passe très vite ces attractions terrestres, très vite le désir et le banal visage de l'autre vire au beau, on ne mange plus on ne dort plus on est occupé on sourit à tout on marche au-dessus de tout, la légèreté même, on s'achète une nouvelle robe, une nouvelle chemise, on finit par se trouver beau mais oui les autres confirment Quelle bonne mine, une ère nouvelle commence, l'amour l'Amour ce cher disparu est revenu et c'est sûr ne s'en ira plus, promis, ô ma Promise ô mon Trésor je veux te rendre heureuse, moi aussi comment en irait-il autrement, nous sommes magnifiques, les autres – ceux qui ne connaissent pas ça –, les pauvres disgraciés se retournent, les serveurs sourient et pas seulement par politesse, l'eau, le gaz, l'électricité on s'en fiche on verra plus

tard, le téléphone pas, on ne se fiche pas de ce petit concentré d'amour – de toutes sortes d'amours –, de trahisons, de malentendus, d'indifférence, de négligence, de silences et de haine, on ne s'éloigne plus du petit objet qui, la dernière fois, a failli être jeté par la fenêtre, mais là c'est tout autre chose.

*

Chez lui il serait sur son vélo, une côte peut-être, ici il était étendu, se laissait faire. A gauche on pouvait voir les maisons colorées du port se détacher des falaises noires. C'était une chaleur caressante, une chaleur d'automne.

A-t-on assez écrit pour mériter cette douceur, a-t-on assez bien écrit pour mériter une Jeanne si belle, si attentionnée, qui se penche pour nous embrasser, et que va-t-on faire d'un tel bonheur, d'ailleurs peut-on écrire sur le bonheur ?

Francesca les rejoignit avec la *pastiera* et des babas.

Elle pensa Il y a toujours un peu de gravité sur le visage de Jeanne. Ils restèrent encore, c'était le dernier après-midi sur l'île et ils étaient seuls sur la plage. Francesca les photographia. Assis, appuyés contre le mur noir, lui chemise bleue, elle jambes nues chemise blanche ; elle dit quelque chose à l'oreille d'Augustin. Il y a plusieurs photos des visages très près, on voit le sourire de Jeanne et sa main droite sur la joue d'Augustin.

Il faudra regarder ces photos Jeanne. Plus tard. Quand ce sera le moment. Puisque tout se lit sur un visage et puisqu'Augustin Arlex a si bien lu sur le tien *Et bien sûr tout ce que tu es tu le portes sur ton visage*, tu liras aussi. Tu verras que tout descend sur le sien, marqué de deux sillons profonds du nez jusqu'au menton. Les sillons amers de l'impossible pardon.

Quoi, à qui ?

*

Assis en haut des escaliers de la terrasse. Augustin fume la dernière cigarette de la journée. Il fume peu, trois quatre. N'est pas un homme d'excès contrairement à ceux qu'elle a connus. Plutôt mesuré, sauf pour le Lexomil, les Fisherman's et les biscottes. Et

qui contrôle tout, son temps, son corps, sauf l'élan, l'impatience et le désir qu'il a manifesté pour elle – qui l'enchantent, l'étonnent encore mais les mots d'Augustin reviennent *Avec quelle force es-tu entrée dans ma vie Jeanne, quelle évidence aussi, je m'étais bien résigné à vivre seul, ça ne pouvait qu'être toi*, et l'étonnement laissent place à une lumière sortie des désillusions, des doutes.

Tu m'aimes Jeanne ?

Elle croit à une question, une vraie question, elle va répondre, c'est juste une mise en joue, elle ne sent pas le métal froid, elle croit que tu as besoin d'être rassuré, pourquoi pas ? pour une fois un homme en face d'elle aurait besoin d'être rassuré, ça change. Oui je t'aime Augustin.

*

A la cafétéria Augustin pleura, ses mains dans celles de Jeanne, et devant tout le monde. Elle ne pleura pas.

Ses mots Je ne suis plus amoureux Je n'ai plus de désir martelaient son corps et sa tête comme si, au coin d'une rue, derrière un muret, sous un arbre, à la terrasse d'un café, elle l'avait surpris embrassant une femme.

Jeanne avait cru à d'autres paroles, à quelque chose qui n'existait peut-être pas.

Augustin je pars et ma douleur cessera (je fous le camp, je dégage, je détale, je bondis, je suis la gazelle de l'internat et maintenant celle qui court devant le roi lion et les trains à grande vitesse sont là pour ça et si *les écrivains sont des voleurs de destins* comme tu l'as si souvent dit et s'ils trahissent comme toi et moi, je m'en vais lécher mes plaies).

Sur le quai il la serra dans ses bras, trop.

Puis elle entendit un petit garçon prit de panique – son trésor, son jouet, sa merveille allait disparaître.

Jeanne est-ce que tu viendras à Paris à Noël ?

Il lui écrivit les mêmes choses encore, et combien elle était une belle personne.

Que ce lundi il n'avait pu se mettre au travail, il était parti sur son vélo pour se débarrasser de son désarroi.

Lors d'un entretien Augustin Arlex avait

dit Les femmes ne doivent jamais croire les mots d'amour que leur écrivent les hommes.

Ainsi soit-il.

*

Ça va Jeanne ?

Ceux qui avaient voulu exprimer leur inquiétude s'étaient vu opposer une résistance muette, un silence – non elle ne voulait pas parler de ça – et son vaste regard sur le jardin transformé durant son absence.

Dernier jour d'octobre, des abeilles sur les fleurs du lierre comme sur mille petits globes. Elle déterra les glaïeuls, coupa les tiges encore vertes et rigides et recueillit les bulbes dans un sac en toile. Le grand figuier était nu, toutes ses feuilles à terre et déjà recroquevillées. Sur les petits figuiers encore quelques taches ocre qui s'envoleraient au prochain foehn. Mais le ciel était serein, les brumes de l'aube se dissipaient aux mêmes heures.

Elle s'asseyait sur le banc contre le mur encore chaud.

Elle éprouvait une sorte de joie, malgré tout.

On avait changé d'heure, devant la forêt jaune elle attendait que la nuit tombe.

*

Que dites-vous ? Bien joué Jeanne ? Les femmes surtout. Oui c'est classique, très féminin ; jeter des vêtements, en racheter, s'occuper de son jardin et de son petit corps qui a bien enduré.

Jeanne est-ce bien suffisant ce nouveau manteau, ce cardigan, les bains, l'huile de prunellier ?

Est-ce qu'une seule scène et non une multitude, un seul malentendu, un seul cri, un seul sanglot engendrent tous les autres, les mêmes, répétés au long de nos vies, sans issue, sans sortie du tunnel ? Sommes-nous fabriqués de cette seule matière? Faut-il se faire décortiquer le corps et l'âme, qu'on nous décortique une fois pour toutes tel un crustacé, carapace éclatée, tête détachée ah enfin, qu'on extraie la chair des pinces, de la queue, on recommencerait à zéro, on recommencerait quoi, dans quel corps, quelle

tête? et pourquoi ? Vers quoi avancer si l'on ne décortique pas ? Finies les métaphores, trop facile les giboulées, les hortensias, les bastingages et les falaises, du papier à musique. Décortiquer. Il faut rester ferme ça peut durer, d'une main tenir le corps, de l'autre la queue, c'est comme ça pour le homard mais pour nous aussi, des mouvements vifs, un très bon couteau, un ciseau pour mieux sectionner puis presser la carapace et l'ouvrir, ça peut durer, en extraire la chair, surtout prendre soin de ne pas l'écraser, la libérer délicatement.

*

Il y a donc plusieurs façons de faire, d'être surtout. L'horaire huit/heures-treize heures – plus violente décompression physique (le vélo par exemple) ou décompression lente (l'alcool par exemple), plus repas d'acète pour les adeptes du vélo ou plus corsé pour les autres – c'est à ceux qui écrivent beaucoup et trop peut-être, à qui parfois on aimerait poliment suggérer Mais pourquoi un livre par an ?

Ici 31958 mots. Des phrases plus longues, de celles qui s'étirent, qui vont qui viennent, se perdent, rebondissent, se retrouvent ; de multiples appositions à lire à une vitesse folle ; des phrases distraites qui se retourneraient contre moi voilà ce qu'il faudrait.

Vous me suivez, vous me suivez encore ?

Je n'écris pas. Aucune autre occupation que celle de ne pas écrire, une occupation me détournerait de l'essentiel.

Je me balade.

Autour de chez moi.

Je balade mon regard dans un univers décalé sans les horaires. Après le klaxon du car postal qui emmènent les enfants brailleurs le silence.

Les oiseaux.

Les feuilles naissantes chaque jour. Chaque jour un nouveau vert, hortensias, buis, pivoine, iris, glycine. Les entendre poindre.

Tout regarder.

Les marges et la poésie de révolte

par Julien MAGES

Poème 1 :

Chevalier nul

Mille aubes se dressent devant moi...

J'affronte tout

Je suis enfant de la tempête

Je monte sur le cheval de neige

Tout en moi fuit

Il est un endroit

Fuit-il est...

Ce paysage

Ce mélodrame

Ce peton

Ce corps

Cet absurde renouvelé

Le danger est dans le corps de la pensée...

Je ne chante pas je souffle du chemin inverse

Devant tout la tempête monte en moi et fuit-il ce paysage

ce peton corps absurde de

la pensée inverse ?

2012

Poème 2 :

Garde de l'Idiot

Pour K

Là

L'odeur

Viol et violence

Terreur

L'onde et le geste

Tout détail minimum

Nous quittons

Intranquille

Et furieux

La piste des gris-biens...

Nous retrouvons nos chairs

Nous sommes amants

De passage en sombre

En gloire tombante de raies célestes

En gloire montante dans l'horizon dissout

Par lumières de traits...

Sous nuages baroques

Comme une esquisse en scarabée

La scolopendre ondulatoire

Dans l'air

La formation des échassiers

...

De guerre sans guerre

D'artisanat l'art à jamais

D'art pour jamais dans la Grand-Vie

Guerrière anti démonstration

émotion nulle

Magie sous mots

D'un bavard trop gâté peu

Et choyé par...

Qui?

...

Et je vois sous le masque sérieux

Sous l'iris maîtresses

La maîtrise discrète

Ces deux rides sourires

Si nettes

Si vives

Toute l'innocence des gloires

Passées présentes et tant rêvées

Dans les monts du Honshu

Par Tokyo fillette aux aguets

Et j'ai couru Fujimidaï pour retrouver la lune jaune

Un cours d'eau nageant vers Kizo

Colonnes cèdres et de cyprès

Temple sacré de Nagano

Un fou ployant contre les monstres

Parlait aux mille esprits du sanctuaire

Il est resté des heures et je me promenais

Plus tard

Assis plus bas sur un banc pour griffonner poème

Il m'apparut comme un aède

...

Sur les rives blanchâtres

Aux tremblements d'injustes colères

Lumières des numéros de rues de la nouvelle York, Paname,
 Lausanne, Genève et
 tout tout tout cela qui m'est comme une gare éternelle qui
 partirait vers ton murmure
 Oui, alors, danse et
 Film là-bas ce qu'ici te refuse
 Larmes secrètes pour les archipels en ceinture de feu
 Spasme en sanglots
 Soubresauts vertébraux
 Ma main sur le plexus
 Qui serre si fort si fort

Quand tu pleurais

en suffoquant

Oh ! mon petit corps... Oh ! son petit corps, Oh ! le corps
 de personne...

Ta cage de fillette...

Je t'aime !

Et ne sais plus...

Oui, je vois, petit barbare,

MOI

La parenthèse de la gentillesse

La volonté du sublime

Et la terreur du mal qui soumet

Toute matière à la ronde

Ronde et fragile aux mains délice

Muscle vibrant chape de son

Vitesse à même d'éblouir

Petit soleil qui brillait trop

Juste distance juste respect

Que je devais prendre pourtant

...

Tous les orages et tous les chocs

Tous les rois mages sous les rocs

Asie, Orient, puis l'Occident...

Toutes les gammes à mille pauses

Silence hurrah de nos angoisses

Et l'ascendance sans nul repos

L'adolescence encrée si bas

Toujours toujours encore et plus

A moi-nous-tous

...

Les horizontales rebuffades

Les verticales soumissions

Je vois encore

Près de toi

Petite bombe immatérielle

La frénésie de la sève

Et le galbe des Indes

Le métis égaré

Mon frère mon frère qui scruta

...

La violence égoïste

L'écriture dans les sangs

Le voile sous cataracte

Le songe d'après

Qui ne peut profiter

Avant avant avant

D'être pour las-mort

Entre les dalles du jardin

Et le socle en ami d'une immense famille

Qui vit partout

Dans la terreuse affaire du sentiment.

...

Je te vois,

Ton bol vert,

Rond gros,

Boire goulûment

Ce suc fait de sueur

Et de légumes assassinés

Un radis

Noir

Soupe de claire

Fond émaillé de ses spirales

Le reflet dans le bouillon

Froid

Quand je lave ce bol mes yeux humides

De l'enfant que tu es...

Et ça repart

L'échine en bas

Aux mille pieds

Petons agiles

Valise double

Par dessus tout, même les pauvres

Qui te sourient

Qui se sourient

Et soutirent

Une psalmodie

Coraniquement bachique en bas de la fenêtre...

...

D'une semelle vive

La chatoyante alerte de ton pas de petit caporal...

Toute la forme de leur morgue

EUX, LES MISEREUX

QUE TU NE SAISIS PAS

Au détour des boulevards

Aux injustes recoins

A la peine sébile

Clochetant carillon

Pleurnichant pour l'obole

Cabotins de la manche

Don Quichottes sans destrier
 Chevalier sans Sancho
 Pancho nu sur le muscle
 Emacié voyageur
 Pitance de ta vue qui ne regarde plus
 Les cumulus abstraits
 Qui modèlent des licornes
 Et la bruine et la pluie crachinant les crécelles
 Sur l'orgue de toutes les consciences...
 Ah! Ah! Ah!
 Comme tu cours...
 Ah ! Ah ! Ah !
 La vaine gloire dans la mire
 Comme elle va vite et crie sans voix
 Dans le désert aux néons blanc
 Aux sodiums d'or
 ...
 Celle qui voit dans nos villes
 La courbe du chialant
 La croupe des chalands
 La robe de mémoire
 Sur la musique des espoirs
 Elle danse et rit sur un trottoir
 Tandis qu'étouffe mille Paris
 Tandis qu'aux chats qui se baladent sur son épaule comme
 en Chagall
 Le geste souffle au fanal estropié
 Sur le canal bien alanguie
 ...
 Les oeillades ignorées
 Les borgnes accoutumés
 Et ta menotte dans ma pogne
 Et ton orgueil fardé malin
 AH ! Mon amour qui aime autours
 Autours autours de mes atours
 ...
 Petite fée
 Puck adoré
 Amphitryon femelisé
 Dans la Belleville et par l'orée
 Des parcs Chaumont Luxembourg...
 La rue Julien Lacroix
 La rue des p'tits lilas
 Celle des mégots comme paillettes
 Qui dorent caniveaux
 La rue mon ange
 Le parc ébouriffé d'impossibles printemps
 La rue Morand...
 22
 Bébé que nous disions...

...
 Celle où la cour fut ma prison de clopes en clopes...
 De bière en bière
 Jusqu'au Valais Oû de si loin
 La Suisse distillait sa poire, sa prune...
 Et son abricotine...
 Helvètes avachis
 Leurs aridités bougonnes
 Leur apathie par trop injuste
 Mais je le dis :
 Je suis un russe en lutte avec un Dieu,
 Mon enthousiasme
 Avec ma force qui peut tout...
 Font trembler les fenêtres dormantes...
 ...
 Mais je le dis encore :
 L'apathie est aux autres, moi, je suis la passion incarnée par
 le feu !
 L'âtre fécond suffoquant dans les frondaisons du jour...
 L'odeur cendrée du bois foyard
 Là-bas, toutes les branches
 Les fleurs jalouses de ses couleurs
 Ont hurlé louves
 Pour moi... ou pour un autre...
 De honte et de froid
 Les hommes qui ne se tournent pas
 Les chiens qui passent et pissent
 Et qui me voient leur laper l'âme
 Je vois, dans ma vision, une errante abstraction
 Un absurde dénis
 Un djinn attifé par Orion
 Une immense coupole pour les artisans
 De demain...
 Je marche en souvenirs
 Dans la ruelle en-haut du parc, celle qui bave à des arbustes
 Comme pour rassurer l'amoureux, le perdu, ou le mort...
 Je marche
 D'allées en azalées
 De cytise en forsythia
 Des bacs de tulipes marmoréennes
 De chaumes aux tuiles roses
 Des jardinets de proses
 Des vers en pertes mauves
 La pierre du général Leclerc
 La statue de la Grisette
 Le lion porte d'Orléans
 Sous son enfer à ma courbure
 Des vers avides à tes oreilles
 Interdites
 Des filets de pétales luminescents

Des regards toujours neufs
 Des immenses pages d'orgueil dessinés comme on rêve
 Et des cierges qui rallument
 Une prière athée
 Au fil cousu de cheveux noirs
 ...
 Mais après tous les épilogues
 Un prologue valse
 Un tango brûle
 Et s'ouvrent adamantins mes phares...
 Un chant piétiné
 Dans le cours d'eau stygien
 Pour un fou, fou pour un...

Double

Dans l'océan
 La mer de Chine
 En passant par une vénusienne toscane
 Et l'indigo féroce de mon encre
 Inouï
 Toi
 Sans moi
 D'oubli
 Et de sonde
 Pour la mémoire
 Des secondes
 Je veux dire *je t'aime*
 Hurler de rage...

Enfin enfin...

et c'est fini.

...
 et c'est l'oubli
 ...
 C'est interdit, c'est interdit
 On n'est pas pur en avouant
 On naît par sûr en crin rimeux
 On n'aime en glaise et pas d'argile
 Qui fit Hercule et Prométhée

Et le serment de Salomé

Et le pendu de tour St-Jacques
 (les filles du feu sont immolées)

Le renard est là
 Inari crocs de mangeaille
 Et tout cela que nous taisons
 Mur en mitraille
 Mots de pagaille
 Juste présent
 Des fiançailles
 ... Toi que j'aimais, que je goûtais...

... chien de faïence

En nos ébats dualité

En ma douceur timidité
 Et la chaleur de nos absences
 Dans la pénombre de tes fentes
 Toi, que j'aimais en essentiel,
 Et
 Et
 Et
 Toi, toujours en-là, à pas de louve
 Diligentée par le concours
 De la finesse et du sensible
 ...
 Piétinante
 Et fracassante
 Sur la porcelaine de mon regard tombant
 Dans une absence immémoriale
 Demain je vois
 Aveugle et sot
 Ta danse qui sauva des mondes, si petit, si menus
 D'une ou deux rues,
 D'une ou deux ruses
 Pour jouer le rôle instruit
 Par tant et tant d'affreux dédains...
 Un lutin lame en main
 M'occis dès ce matin
 Où la première pensée me fait te voir...
 Pourtant pourtant OH, Oui pourtant !
 Je chevauche et je m'enfuis
 Sur la terrasse
 D'un autre azur plus vaste et pénétrant
 Où le printemps baille sa ritournelle
 Et son maigre, très maigre
 Tout petit butin
 Pièce après pièce
 Vulgaire après vulgaire
 Pour rembourser la vraie passion qui fit céder la courtoisie
 ...
 Mon oeil vague a éclaté...
 Tu es violence
 Oh, si cravache !
 Je suis l'armée Myosotis
 Le fils du temps
 L'ondée
 Le nul
 Et l'échoué
 Mais je regarde et je souris
 Au vert-de-gris mêlé de rose
 A nos vertus à peine écloses.
 Je n'aimais toi
 Que de la soeur
 De charité d'or impossible...

Poème 3 :
Poème de révolte.

(Ici je compte écrire un poème inédit de Révolte. Il s'agira de protester en vers contre un état des choses devenu à ce point injuste que les maladies naissent partout : sociologiquement, écologiquement (la terre est au point mort où la nature, par le biais des hommes, l'anthropocène, suffoque et s'étiole), et de manière universelle, tout devient mort, sans avenir, poreux, limité, même la technologie semble prendre le pas vers une destruction d'elle-même, ou de son créateur, si les choses ne s'inversent pas. Les idéologies libérales sont le poison d'une époque en fin de règne. Par ce poème je veux combattre l'idée de ce monde inique.)

1

3h34 non psychose
 Il est trois Etre moi
 L'enfant et la putain
 Le loup qui rôde en vous
 Dragon pixellisé
 Il est trois Etre en vous
 Le chien et son lutin
 La bête de la lune
 Qui boit le sang des toiles
 Ajoutons le dernier
 Qui chemine à nos trousses:
 Il est un sage idiot
 Sur un lit de ballast

2

Je suis meurtri mais sauf
 Animhomme sans dogme
 La chair est Christ hélas
 Et j'ai bu tous les litres
 Je suis un russe en feu
 Un suisse à la conquête
 Un montagnard avide
 Sous les ondes grossières
Je suis est une erreur
 De langue et de l'esprit
 Se frotte à nous l'absurde
 Et nous croyons encore

3

Ah!
 L'effort!
 Je déteste les joies
 Faciles,
 et pâmées

Face aux tons criards des nouveaux étendards

Parce que les états n'ont plus le droit de faire la guerre

Parce que c'est au gens, civils, familles, de décider de se battre

Parce que les monnaies ne doivent pas être libres

Parce que les grandes migrations sont naturelles

Par ce que nous devons devenir un éternel métis au langage serein

Parce que l'on ne touche pas à l'enfant

Parce que la terre nous vomira un jour

Parce que nous devons planter des radis, des choux et des navets dans le petit enclos de nos précoces illuminations

Parce que nous sommes des ados

Parce que l'aube est derrière

Nous devons nous taire

Écouter le ressac

Sans paquebot

Sans chalutier

Sans rien

Que toi

Dame

Fils

Do

A

Et la gamme des étangs bleus

4

Pétunia
Pervenche
Bégonia

Et Montmartre cuit...

Je veux le jardin
La nuit
Les premières neiges dans le Cre---de---la---forge,
La luge
Oh, Oui !
La luge...
18
Et l'amour de mon frère
De mon frère
De ma soeur
De ma mère
Pourquoi t'es---tu suicidé,
PÈRE ?

5

j'entends l'âme des suicidé

elles me parlent d'amour
de paix
et de la lumière
des ténèbres
de la danse vaine
d'une girouette
obscur
et d'un
chant
infini
un
f
g
si
bémol
gagne
cum
3
espaces
4
séa
vit
pi
u
8

8

8

...

pax
sangre
pitié
calme

.....

morrriiiii

qoinveà nvào n àobnà ob\$obvâ obwnào jb\$ bàwvb

Rex
Corpus

Archivé

Donnez---nous le repos éternel,
Et la soif vivante,
Et la mort douce pour le vivant,
Le plein
L'énorme

Petit paquet de cigarettes qui traîne en dehors des trottoirs,
Sur un bitume asséché

Caniculaire
Et
Et
Et
Et
Fait d'ânes et d'idiots

Look upon the sin
Look back

Pars

Et reprends le chemin de Santiago...

Toi l'ânim'homme !

Destrier
Mélancolique
Et vaine
Veine
Sang
là

..

.

Finaud

par Maurice Meillard

Il aurait dû accepter !

Une invitation de ses 3 enfants à passer Noël en famille à Bâle chez le cadet, l'ingénieur, avec les conjoints et les enfants respectifs. Il craignait de ne pas supporter le bruit, l'effervescence, tout ce monde confiné dans un espace réduit et puis le déplacement !

Il avait dit non.

-- J'irai faire une visite au cimetière et je resterai tranquille au coin du feu avec la minette et Finaud ! Ne vous en faites pas pour moi !

Et maintenant, 23 décembre, il appréhendait ce premier Noël sans Clara, sa femme, partie sans crier gare le 14 septembre, emportée par une embolie pulmonaire.

Veuf ! Il était veuf et se sentait en même temps orphelin, démuné, dépassé par les mille choses auxquelles penser, les multiples tâches quotidiennes qu'elle assumait ! Et puis le matin au lever, le lit côté fenêtre vide ou le soir son fauteuil inoccupé, le Scrabble, le jeu de cartes aux oubliettes sur l'armoire !

Qu'est-ce qui lui avait pris de promettre à Amédée Martin, l'ancien pasteur, de se confectionner chaque jour un repas chaud et de se raser tous les deux jours !

Tôt ce matin, il avait enfourché son vieux vélomoteur Peugeot bleu et par les chemins de campagne était allé retrouver sa femme *au jardin des allongés* comme on disait au village ! Histoire de la tenir au courant, de lui demander conseil, de lui faire part de ses soucis, de sa peine. Assis sur une petite banquette au pied de la tombe, nombre de réponses, de pistes lui étaient venues incidemment, comme ce matin l'idée de sacrifier la plus grosse de ses poules et de la cuire au pot s'était imposée ! Faire des bricelets ou une tarte à la résinée, ce sera l'an prochain !

Au moment de rentrer après son entretien (!) avec Clara, la tuile : sa vieille bécane rechigne à démarrer.

-- Les bougies Grand-père, les bougies !

Surpris, Fernand se retourne et avise derrière la grille une grande perche aux cheveux crépus et à la peau noire.

-- Des engins comme ça je connais ! On en a des mêmes au Togo ! Faut juste les outils !

-- Pour ça il faudra aller à la maison au village ! Mais ... ! C'est pas vous que le gendarme recherche ? Ils en parlaient à l'épicerie hier ! C'est comment ton nom, jeune homme ?

-- Samuel ! J'ai rien fait de mal vous savez sauf que j'ai pas les papiers ! Laissez moi pousser votre vélomoteur jusque chez vous !

Un moment plus tard au village

-- Merci Samuel, il redémarre ! Dis-moi, je prépare un souper pour demain soir, une poule au pot que j'ai saignée ce matin, me reste juste à la plumer ! De son vivant c'est ma femme qui s'en chargeait, malheureusement elle est morte il y a tout juste 3 mois !

-- Laissez-moi faire grand-père ça je connais aussi !

-- Alors à demain, juste après le coucher du soleil, Samuel. Vaut mieux qu'on te voie pas !

Passe par le jardin derrière la maison, je vais te montrer ! Tiens on dirait que Finaud t'a adopté !

24 décembre au soir :

- Ah c'est toi Marcel, qu'est-ce qui t'amène, en plus déguisé en gendarme ?

-- C'est rapport à l'Africain qu'on me demande de rechercher pour le réexpédier chez lui ; il se dit au village qu'il serait passé chez toi !

-- Il est passé en effet, même qu'il m'a réparé mon vélomoteur et coupé les ongles de pied, c'est pas un mauvais bougre. En tous cas il est reparti sans dire où !

-- Dis donc, je vois la table mise pour deux personnes, tu me cacherais pas quelque chose ?

-- Euh ! Figure-toi que c'est une habitude de ma femme de rajouter une assiette pour si des fois ... !

-- Ce que tu dis ! Mais ton chien lui semble attendre quelqu'un ! Il y a un visiteur !

-- Bonjour Fernand ! Bonjour Monsieur l'agent ! Toujours en piste ! Je passais dans le coin et je voulais faire un signe à Fernand, histoire de voir comment il va surtout un soir de Noël ! Même à la retraite je reste un peu pasteur ! On vous met une assiette pour vous aussi ?

-- Non merci, il faut que j'y aille, on a du monde pour le repas chez moi ! Au revoir !

-- Qu'est-ce qu'il y a Finaud ? Ah j'ai compris, un visiteur à la porte du jardin ! Monsieur Martin, il faudra rajouter une assiette, pour mon petit-fils adoptif, Samuel ! Comme vous le voyez, Finaud semble avoir une bonne opinion de lui. Comme moi ! Un jour pareil on ne va pas tolérer qu'il soit à la rue !

-- Entre Samuel ! On va se mettre à table. Ce monsieur est un ami de longue date, pas plus de souci avec lui qu'avec Finaud !

-- Merci Grand-père, c'est mon grand-père d'Afrique qui serait content !

-- Ma femme aussi le serait, et moi donc en premier. Pas vrai Finaud ?

La tambouille des rêves

par **Christine Rossier**

Après la nuit qui vient de s'écouler, encore emmitouflée dans mon drap, embrumée dans cette demi-somnolence qui nous emporte ailleurs juste avant l'éveil, une main sous la joue, je cherche le meilleur terme pour décrire l'activité du cerveau.

Il agit selon son bon plaisir durant le sommeil, sans tenir compte des émotions de son sujet. C'est un anarchiste capricieux. Il n'obéit à rien de réel et ne cherche pas à l'apaiser. Au contraire, il aime bien fiche le bordel.

Je constate qu'il mélange et brasse des informations auxquelles j'ai vraiment prêté attention et d'autres que je ne pensais même pas avoir retenues.

Finalement, j'ai trouvé la description exacte de notre esprit: il fait sa tambouille.

Il remue tout, le pétrit dans le sens qu'il veut, sort parfois quelques sentiments pour nous les imposer en cauchemars. Il saupoudre sa popote de nostalgie pour nous mettre les larmes aux yeux lorsque l'on se réveille, le coussin tout humide. Il ne respecte rien.

Mon cerveau est-il mon ami ? Plus le temps passe, plus j'en doute. Je me demande si vraiment nous étions faits pour vivre ensemble. Si il n'y a pas eu erreur de distribution au départ. Plus je le découvre, plus je suis convaincue que dans mon crâne vit la matière grise destinée à quelqu'un d'autre. Car en plus de ces excentricités, cet outil ne se laisse pas comprendre comme ça, sans effort, sans introspection : il faut le sonder, élucider ses cachotteries, l'analyser... Est-ce que j'ai eu besoin d'étudier mes pieds pour comprendre comment ils fonctionnent ? Non ! Je sais les employer à merveille. Même dans l'obscurité lorsque mes orteils détectent la base des meubles.

Est-ce qu'il a été nécessaire de découvrir comment je peux de mes yeux observer un soleil couchant ? Non ! Cela s'est fait naturellement et sans effort. Mes poumons eux aussi se vident et se remplissent sans que je n'intervienne, ils sont de sages adjoints. Ils collaborent sans imposer leur humeur.

Le cerveau, c'est l'organe le plus rebelle et le plus comploteur que je connaisse. Il fomente souvent un mauvais coup et je n'aime pas ça du tout.

Mais au lever de ce matin, j'avoue qu'il m'a fait sourire et je lui en suis reconnaissante.

Une foule de monde dans ma songerie. Certains que je connais, d'autres que j'ai très envie de connaître.

L'évènement se déroulait lors d'un Salon du Livre. Ces rencontres où les auteurs se sentent pleinement vivants. Mais impossible de reconnaître le lieu, mon esprit a tout inventé. Le paysage se dessinait au bord d'un lac qui ressemblait au Léman, mais dévoilait tout le vert du Jura derrière ses vagues. Voilà, mon subconscient s'est encore plu à mélanger la géographie, il a transformé le Lac de Neuchâtel où je vais souvent nager en Lac Léman où j'ai passé mon enfance. Il se prend les pattes dans le tapis du temps.

J'avais dans la journée, avec un frisson me courant dans le dos, écouté une conférence sur les crues de la Seine à Paris. Les fureurs de la Nature. Dieu merci, nous sommes à l'abri de cette désolation, pensais-je. Je pouvais dormir tranquille. Mais qu'ont donc fait mes méninges de ces images terribles ? Des mes craintes éveillées inconsciemment ? Elles les ont appliquées à mon décor et ont fait déborder les paisibles lagunes de mon imagination.

Nous nous tenions devant la rive, avec quelques amis auteurs et nous nous sentions tourneboulées par la montée du bassin, sans avoir pourtant l'idée de fuir. Les troncs disparaissaient, semblant flotter comme des canards. Sur l'écorce de l'un d'eux était gravée l'année où s'éleva le plus haut débordement : 1634.

Hé bien... un platane pas très haut, de circonférence modeste datant de 1600, mon pauvre ciboulot, tu n'y connais rien. Tu me dessines de jolies toiles de fond, mais tu es un ignorant en matière de sylviculture. Enfin... ceci était mon premier diagnostic en quittant le lit. Un peu sévère et parfaitement idiot, puisque j'apprendrai plus tard qu'effectivement, un platane peut vivre jusqu'à 4 000 ans.

D'accord, j'admets que tu as raison. Peut-être que mon inconscient en sait bien davantage que ma mémoire. Je veux bien le reconnaître.

Mais pourquoi a-t-il eu donc besoin de m'amener à un Salon du Livre inconnu menacé par une inondation ?

J'entre dans une superbe bâtisse qui ressemble bougrement à Versailles. Quel honneur... Je veux bien volontiers

être invitée à Versailles, mais je souhaite garder ma tête et ne pas la perdre comme Marie-Antoinette.

On ne sait jamais avec les rêves... Ils pourraient me réserver un destin désagréable. Car parfois, franchement, ils exagèrent.

Dans la chambre intérieure, haute de plafond, ornée de mille lumières, richement tapissée, je retrouve les écrivains qui sont déjà arrivés pour signer leur livre. Je me réjouis, j'ai hâte de discuter avec ceux qui comme moi, écrivent parce que la vie n'a de sens que si les mots la précèdent ou en découlent. Dans le fond, nous sommes tous des peintres littéraires, quelles que soient nos ambitions.

Stupéfaite, je me fige dans mes mouvements. Ce qui me trouble semble définitivement banal pour eux autres : tout le monde n'est vêtu que d'un maillot de bain. Rien de plus.

Pourquoi un tel accoutrement ?

Ma cervelle a craqué... Elle s'offre un trip un peu déjanté. Voilà, qu'elle se met à me raconter des histoires dénudées. Mais enfin !

En réfléchissant, je parviens à saisir la clé de ce mystère : la veille, j'étais allée chercher un pantalon dans mon armoire, faisant au passage tomber un maillot de bain tout neuf, destiné à des plages lointaines, à des vacances de rêve qui n'auront jamais vu la réalisation du projet. Je le laisse à portée de main pour le ressortir de temps à autre, le regarder, le trouver joli avec ses délicieux volants rouges et me dire que j'aurais vraiment adoré le porter là-bas, si loin, avec cet homme qui me brûle dans le cœur. C'est une chimère, éveillée, enlisée dans les méandres de l'envie et qui me mord souvent l'âme. Nous ne sommes jamais partis en vacances lui et moi.

A la réalité méchante, je préfère mes songes absurdes.

Bien... j'ai donc l'explication de l'extravagant code vestimentaire. J'identifie la crue, le maillot de bain, les écrivains dont je lis souvent les textes, ceux que j'aimerais revoir et avec qui partager des gaietés sur les lèvres. J'ai réussi à décoder les énigmes de mon cerveau, et dans le fond, tout possède une certaine logique.

Pour ce qui est de la suite, je demeure perplexe. L'heure du thé...

Dans la vaste pièce, les tables ornées de magnifiques nappes blanches forment un large U. C'est ici que se déroule la séance de signatures. À nos places, nos stylos nous attendent, accompagnés de quelques exemplaires de nos ouvrages et d'un précieux service en porcelaine. Des tasses fragiles et fleuries posées sur des sous-tasses gracieuses aux bords fins. A peine un soupir et elles pourraient se fendre. Une vieille dame souriante sous une chevelure blanche, portant un tablier de soubrette passe de table en table pour nous servir un thé fumant agrémenté d'une rondelle de citron.

Je me penche à ma droite pour demander à ma voisine à quoi correspond cette cérémonie presque anglaise. Elle a bien plus l'usage des salons littéraires que moi, cependant elle aussi l'ignore. Personne ne bouge, tout le monde demeure silencieux, interdit. Nous nous dévisageons les uns les autres espérant trouver un indice dans le regard de son prochain. Et tous, nous sommes toujours en maillot de bain... Peu élégants pour boire le thé dans un château.

Presque dans l'angle, une femme lumineuse éclaire notre ignorance en nous livrant une indication : « - Il faut attendre la prochaine onde pour porter le thé à nos lèvres, patientons encore un peu. Que personne ne boive avant ! »

J'aime bien la douceur de sa voix. Tout son être me semble rassurant. Mais de quelle onde parle-t-elle ?

Soudain, un flot énorme entre par la grande baie vitrée. Une houle furieuse jetée contre nous par un lac terrifiant et qui remplit la pièce en une seconde. Une secousse prodigieuse qui bouleverse nos corps. Au milieu de ce sommeil agité, mon cœur me bat dans les veines, dans la gorge, jusque dans l'extrémité des doigts. L'instant d'après plus rien ne se passe, à peine nos pieds sont-ils mouillés; même nos livres sont secs, et les nappes n'ont pas perdu le pli du repassage.

La femme reprend : « - Voilà, nous pouvons déguster ce merveilleux arôme de bergamote. »

Chacun baisse la tête et porte les lèvres à sa boisson.

Je n'y comprends rien et me réveille dans un sursaut. Mon pouls cogne si fort... je crois bien avoir vécu un tsunami dans ce subconscient qui fait de mes nuits ce qu'il lui plaît.

Aucun noyé, pas de dégâts, pas une tasse ébréchée, pas une goutte de thé dispersée. Par chance, nous portions tous un maillot de bain...

Brouillard

par Gilles de Montmollin

Le skiff glisse sur la rivière. Autour de moi, au-delà de mes avirons, tout paraît figé : les voiliers au mouillage, les mouettes alignées sur la berge, les peupliers dressés à intervalles réguliers. À mesure que je m'en éloigne, ils deviennent flous, puis s'effacent dans le brouillard. Au-dessus, tout juste visible, un disque pâle : le soleil qui imprime une nuance chaude sur les quelques feuilles encore accrochées aux branches.

Claquement contre la coque : j'ai touché un bout de cordage errant, affleurant la surface. Dangereux pour les hélices des bateaux à moteur. Sur une impulsion, je stoppe mon embarcation, rame en arrière, ramasse l'amarre et la case devant mes pieds. Ma bonne action du jour.

Au bout des deux digues de protection, l'embouchure de la rivière. L'entrée du néant. Moins froid que l'air, le lac lâche des volutes de vapeur qui montent vers le couvercle de brouillard. Le soleil a complètement disparu. Impression de flotter sur rien, d'avancer en direction de nulle part. À tribord, c'est à peine si je distingue une vague ombre. La végétation sur la rive sud. Je m'y dirige en me retournant de temps en temps, pour vérifier le cap. Curieux sport, qui se pratique dos vers l'avant. Je remarque alors un élément insolite : la boule en caoutchouc, qui couvre l'étrave de chaque bateau du club, manque. Lorsque je rentrerai, il faudra que je fasse attention afin d'éviter un choc trop brutal contre le ponton.

Maintenant, je rame parallèlement au rivage, que je devine dans la grisaille. J'accélère. Bonheur de glisser sur la surface unie, de tirer sur mes muscles, de contrôler mon souffle, de voir les volutes de vapeur défilier plus vite, d'observer le sillage se creuser.

Soudain, quelque chose surgit du brouillard. Un petit hors-bord blanc, pas très rapide, qui suit une route convergente, un type agrippé à son volant. Il tourne sa tête vers moi. Il m'a aperçu, mais il ne modifie pas son cap. Collision assurée, si je ne fais rien... Planter les avirons dans l'eau, pousser dessus pour freiner. Une vague secoue le skiff... Ouf ! Il est passé devant. C'était moins une.

– Ça va pas, non ! Et la priorité des bateaux à rames ? Enfoiré !

J'ai hurlé : la peur.

De la main, l'autre fait un geste qui signifie *ferme-la*, sans même se retourner. Puis il disparaît.

Je reprends ma respiration. L'action n'a pas duré dix secondes, mais je me sens vidé. L'adrénaline. Idiot de s'énerver pour ça. N'empêche, ce salaud a failli me tuer : l'abordage aurait détruit ma fragile embarcation et, dans de l'eau à six degrés, je n'aurais eu aucune chance d'arriver à nager jusqu'au rivage.

Oublie ! C'est comme sur la route : si tu te focalisais sur tous les malotrus, assassins en puissance, tu serais dépressif depuis longtemps. N'empêche, dans ces nuées il n'y a pas de témoin, aucun secours possible. Je frissonne. Pas seulement à cause du froid.

Au bout d'un instant, je me ressaisis, relance le skiff et, progressivement, retrouve mon rythme : à nouveau, les volutes de vapeur défilent et le sillage se creuse.

Juste le plaisir de tracer sa route. D'avancer. D'exister.

La deuxième fois, je l'entends avant de le voir. Bourdonnement de son petit moteur, un peu faiblard, poussé à plein régime. Puis j'aperçois une sorte d'ombre se marquer sur le brouillard, derrière moi. Une ombre qui, peu à peu, se précise. Le même bateau que tout à l'heure. Il vient sûrement s'excuser.

Je ne suis pas rancunier. J'embrasse mon pire ennemi, quand il fait amende honorable. Je suis sur le point de stopper.

Puis non.

Quelque chose cloche.

S'il voulait s'excuser, l'autre ferait de grands gestes. Il crierait, m'inviterait à m'arrêter. Là, il paraît figé derrière son volant. Surtout, il porte un bonnet enfoncé jusqu'aux yeux. Et une écharpe qui lui couvre le visage. Or, j'ai de la peine à faire confiance à quelqu'un dont je ne vois pas la face. Peut-être mon coup de gueule l'a-t-il rendu furieux ?

Peut-être essaie-t-il de m'aborder ?

Me tuer.

Bien sûr, c'est dingue d'imaginer ça. Mais s'il avait l'intention de me couler, il ne s'y prendrait pas autrement. Soudain, je réalise qu'il peut le faire en toute impunité. Dans ce brouillard, personne ne le

saura. Face à lui, je suis seul.

Il gagne lentement sur moi.

Angoisse. Ne pas me tromper, si je veux m'en tirer...

J'augmente la cadence. Pas trop, pour économiser mes forces. La distance se stabilise. Je réfléchis à toute vitesse : l'autre a un petit moteur hors-bord et son bateau n'est pas très rapide. Tant que je conserve ce rythme, il ne peut rien contre moi... Combien de temps vais-je tenir cette allure ? Trois minutes ? Cinq ?

À tribord, un îlot, couvert de végétation... Je mets le cap dessus, accélère, passe à raser la rive et vire de nouveau à tribord. J'ai ainsi fait un demi-tour pour revenir en direction de la rivière. L'inconnu a suivi, mais il est distancé, à peine visible : il a parcouru un chemin plus long parce qu'il a pris plus au large. Sans doute la crainte d'abîmer son hélice sur un haut-fond. Mon souffle s'épaissit... Augmente la cadence, c'est ta vie qui est en jeu ! Vas-y, tire sur ces avirons, encore, encore... Là, tu ne vois plus l'autre, il est trop loin... Maintenant, vire sur bâbord, tire... encore... oui, tu vas y arriver...

Au bruit, je comprends qu'il continue tout droit. Il m'a perdu. Je m'effondre sur mes rames, poumons en feu, goût de sang dans la bouche...

Sur mon erre, j'ai pénétré dans une crique. Autour, les plumets givrés des roseaux. Un canard passe, affairé. Sur la berge, un renard me jette un bref regard, avant de disparaître. Je respire avec volupté l'air humide. C'est beau la vie.

Laisser le skiff ici ? Débarquer ? Pas facile, voire dangereux de tenter de progresser dans cette vase glacée... Et après, je devrais expliquer aux membres du club pourquoi j'ai abandonné l'embarcation dans le marais. Je passerais pour paranoïaque, avec mon histoire de fou. Même moi, j'ai du mal à y croire... Non, cette fois c'est bon : dans cette purée de pois, jamais il ne me retrouvera. D'ailleurs, il s'est certainement calmé. Si vraiment il était en colère.

Je remets le skiff en route. Rythme lent, j'économise le peu de force qui me reste. Le brouillard est toujours épais mais, à bâbord, je vois vaguement la bande sombre du rivage. Je sais où je suis et, dans un quart d'heure, j'aurai atteint l'embouchure de la rivière...

Un bruit. *Le* bruit...

Cette fois, ça vient de l'avant. Demi-tour... Peine perdue, le petit bateau blanc apparaît dans mon

sillage. Son occupant aussi m'a repéré : il oblique vers moi.

Maintenant je ne pourrai pas le distancer. Plus de jus. Mes muscles refusent d'accélérer la cadence, d'augmenter la force. L'inconnu se rapproche. Toujours ce visage caché derrière une écharpe... Trouve une solution, il doit y en avoir une...

Lamarre ! Celle que j'ai ramassée tout à l'heure et qui traîne à mes pieds. Je la balance à l'eau. L'autre n'a pas le temps de réagir. Grogement étouffé d'une mécanique qui se bloque. Puis le silence.

Le type se précipite à l'arrière, relève le moteur hors-bord, se penche dessus et entreprend de dégager l'hélice. Je remets le cap sur la rivière, pour rentrer. Vers le salut.

Trois coups de rame, puis j'ai un doute : et s'il parvenait à repartir rapidement ? Tu n'aurais plus la force de le semer... Une seule issue... Inacceptable... Sauf que tu n'as pas le choix : tu dois en finir.

C'est lui ou toi.

Je décris un demi-cercle, pour me positionner à une certaine distance, de manière à pointer sur le flanc de l'autre bateau mon étrave. Une étrave garnie de métal et dépourvue de boule d'amortissement. Pointue comme une lance.

Démarrage, les pelles de mes avirons mordent la surface. Coups rapides, comme pour un départ de régates, tout ce que j'ai encore dans mes biceps douloureux, mes poumons brûlés...

Choc. Craquement.

Je rame en marche arrière, puis me retourne. La secousse a précipité le type à l'eau. Il se débat. Hurle des mots que je ne comprends pas, s'accroche à son embarcation, tente d'y remonter. Mais elle s'enfonce : elle a un gros trou dans la coque. Alors, l'homme se met à nager vers moi et crie :

– Aidez-moi ! Je vais crever !

En deux coups d'aviron, je m'éloigne.

– Attendez-moi ! Je vous en supplie...

J'hésite.

Au fond, j'aimerais bien te sauver. Mais je ne pourrais pas te prendre à bord : le skiff est trop étroit. Je devrais te remorquer vers le rivage. Tu resterais trop longtemps dans l'eau et tu serais mort avant qu'on y arrive.

Crois-moi, il vaut mieux que je te laisse. Ça ira plus vite.

J'ai mis le cap sur la rivière. Et le brouillard s'est refermé sur ses cris.

Dernier combat

par Gilles de Montmollin

Les pins s'agitent, la rivière est striée de traits ardoise et les bateaux tirent sur leur bouée. Dans le ciel gris, animaux fantastiques échappés d'un tableau de Dali, les nuages fondent sur moi.

Le vent d'ouest s'est levé.

Dans la multinationale où je travaillais souffle également un vent mauvais. Vendredi passé, juste avant mes vacances, j'ai été convoqué par ma cheffe. La quarantaine, taches de rousseur. Arrogante. Elle a rejeté sa chevelure auburn en arrière et elle m'a dit :

- Éric, sept mois de l'année se sont écoulés, et vous êtes à douze pour cent de vos objectifs annuels de vente... Je ne veux pas d'explications, encore moins de justifications. Vous me les avez déjà données en avril. Aujourd'hui, je ne demande qu'une chose : ne plus vous revoir à votre retour de vacances... Vous avez une heure pour rassembler vos affaires. Pour les conditions, vous avez le choix entre une année de salaire et une retraite anticipée. À votre place, je choisirais la retraite, même si elle sera évidemment diminuée...

Elle n'avait pas besoin de me faire un dessin : un vieux de soixante ans ne retrouvera jamais un emploi.

J'ai suivi son conseil.

Avec Nicole, on est partis en vacances au bord de la rivière d'Auray, dans la jolie villa que nous louons chaque année. Désormais une folie pour mes revenus amputés. Je n'ai pas osé lui annoncer qu'à l'avenir nous devrions vivre modestement. Nicole n'aime pas vivre modestement. Et moi j'aime Nicole.

Le vent d'ouest... À en juger par les risées sur la surface de la rivière, au large, il doit souffler force 5, pas davantage. Un défi à ma taille. Je ne suis pas un petit vieux. Pas encore.

- Nicole, je vais faire un tour avec le dériveur.

- OK, mais fais attention : l'après-midi est bien avancé !

J'enfile ma vieille combinaison de néoprène, un peu serrée au ventre, et descends à la rivière. Le vent siffle dans les haubans des bateaux au mouillage. Frisson d'appréhension... Éric, vas-y, tu as déjà affronté des conditions semblables, tu n'es quand même pas rouillé !

Je déroule la voile. La toile claque. Je pousse à l'eau la légère embarcation et monte dessus. C'est tout juste si elle ne chavire pas. J'ai oublié qu'un Laser est à ce point instable... Tirer sur l'écoute, le cordage qui permet de régler la voile, faire contrepoids avec mon corps, les pieds calés dans la sangle... Je trouve l'équilibre... Une rafale, relâcher l'écoute, un calme, la reprendre... Les réflexes reviennent, j'ai de beaux restes...

Les rives boisées de la rivière défilent. Le bateau surfe sur l'eau plate et trace un sillage de hors-bord. La marée descendante m'est favorable. Incroyable impression de vitesse. Un quart d'heure après, je déboule dans le golfe. Quelques îles à bâbord... Me laisser porter vers elles... Et si je profitais du courant pour filer vers l'Océan, au-delà de la pointe de Kerpenhir ? Dans deux heures, ce sera la basse mer, et je pourrai rentrer au crépuscule, avec la marée montante. Oui, mais il me faudra tenir deux heures au large... Une petite voix me souffle

que je ne suis plus sorti depuis l'année dernière, que mes muscles manquent d'entraînement, que j'ai pris du poids, qu'à mon âge, on a le droit de renoncer... Bah, mes réflexes sont intacts, j'ai toujours la forme... De toute manière, c'est trop tard, le courant m'emporte vers le goulet de sortie du golfe.

Je pourrais encore virer de bord, rentrer : mon bateau pourrait s'avérer plus rapide que le courant, dans ces conditions.

Je n'en fais rien. Je serai le plus fort. Je gagnerai.

À bâbord, les maisons de Port Navalo défilent. Les tourbillons provoquent quelques embardées. Je reprends le cap, je contrôle la situation.

Voilà, je suis sorti du golfe. L'Océan. Strié d'écume. Le vent ronfle dans mes oreilles, les embruns me brûlent les yeux.

Je tire sur l'écoute de la voile pour serrer le vent. Inutile de s'éloigner du littoral plus que de raison. Surtout avec le courant qui porte au large... Et merde ! Une seconde d'inattention, une rafale, je suis précipité dans l'eau tandis que le Laser chavire.

La tête au ras de la surface, les vagues paraissent énormes et la coque du dériveur monstrueuse.

Pas de panique, tu as déjà vécu pire que ça... Coup de reins pour attraper la dérive. Raté. Encore une fois, deux fois... ça y est, je l'ai, tirer dessus... Le mât sort de l'eau, voilà, le bateau est à nouveau d'aplomb, se hisser, pas facile... Enfin j'y suis et c'est reparti. Très fort. Trop même. Le vent s'est renforcé, je commence à me fatiguer. Je vire de bord et mets le cap sur Port Navalo. L'écume court d'une vague à l'autre. C'est violent, maintenant. Force 6, non 7. Ne pas faire d'erreur, lâcher l'écoute pour diminuer la pression dans la voile... Le mât se secoue, la toile claque avec un bruit de mitrailleuse et... À nouveau, je me retrouve dans l'eau mousseuse... M'agripper au bateau, ne pas le perdre... La coque monte sur une vague, me retombe dessus, aïe ! Ma tête... Reprends-toi, n'abandonne pas... Nager pour rattraper le Laser qui dérive... J'avale l'eau salée, je souffle... Voilà, j'y suis, je saisis le gouvernail.

Soudain, je réalise : je n'ai plus assez d'énergie pour redresser le dériveur. Et même si j'y arrivais, avec cette force de vent, je chavirerais à nouveau aussitôt. Il faudrait au moins pouvoir monter sur la coque retournée, pour garder un peu de chaleur, pour être davantage visible... Je me bats, j'essaie une fois, deux fois, cinq fois d'atteindre cette sacrée dérive. À chaque tentative, je vais moins loin... Entre deux vagues, je souffle de plus en plus difficilement...

Coup d'œil circulaire. Les yeux au niveau de l'eau, l'horizon est limité. Pas un bateau en vue. Tout juste si je devine la côte, qui commence à s'assombrir.

Je réfléchis : la marée me pousse au large. Cette nuit, elle entamera un mouvement inverse, vers le rivage, mais ce sera insuffisant pour l'atteindre. Demain, peut-être que quelqu'un me verra.

Si je survivais à cette nuit dans l'eau.

Si j'avais la forme de mes quarante ans, je serais depuis longtemps remonté sur le bateau.

Je ne voulais pas savoir.

Mon dernier mensonge.

Allumeur

par Gilles de Montmollin

Une femme trop blonde vient occuper le *cross-trainer* voisin. Elle me fait un sourire enjôleur ; je le lui rends par automatisme. Dans ce centre de fitness, j'en ai l'habitude. Faut dire que, l'année passée, j'étais le deuxième dauphin de Mister Suisse romande.

La décolorée branche ses écouteurs sur l'écran TV et choisit une chaîne de vidéo-clips, la même que moi. Puis elle met l'engin en marche, tout en répondant aux questions du tableau :

Enter your age.

Seconde d'hésitation. Elle tape 48, le double de mon âge. Elle triche grossièrement, c'est évident. D'accord, son visage et son cou sont lisses, mais ils sont sûrement liftés. Ensuite, son dos est voûté et la raideur de sa nuque ne trompe pas. Elle a largement passé soixante balais, la mère, peut-être bien septante. Elle se la joue cougar ; elle serait mieux dans un herbier, si vous voulez mon avis...

Enter your weight.

Là, elle introduit très vite un 53 crédible, puis elle commence sa séance, entraînée par Katy Perry. La musique dans les écouteurs, elle y va de bon cœur. J'ai l'impression qu'elle a calqué son rythme sur le mien. Bon, pas au même niveau de résistance – quand même ! Elle a choisi le degré 2 et moi le 12. Pourtant, je suis admiratif. Elle ne transpire pas, son mascara ne coule pas, elle assure. C'est tout juste si elle avance un peu le menton, signe qu'elle force un tantinet. Son tableau montre une fréquence cardiaque de 140 et indique qu'elle est à 81 pour cent de son maximum.

Le clip suivant, c'est *Treasure*, avec Bruno Mars. Elle accélère. Le Hawaïen plaît à la femme, c'est sûr. Elle se trémousse en rythme, comme si elle voulait le vampirer. Puis elle risque un oeil de mon côté, pour s'assurer que son déhanché n'est pas perdu pour tout le monde. Mais elle commence à souffrir, aussi : la transpiration perle sur son visage.

Je me prends au jeu, bombe les pectoraux. Marrant de séduire une vieille. Lorsque, négligemment, j'essuie mon front avec le bas de mon T-shirt, je vois son regard s'arrondir devant mes abdos d'acier. Du coup, sa fréquence cardiaque grimpe à 160, avec un pourcentage de 93. Attention, là tu frôles la zone rouge...

Pour la chanson suivante, j'aimerais bien une fille un peu sexy, genre Shakira... Raté, c'est Enrique Iglesias. Ma voisine apprécie, elle ! Les notes électriques de *I like it*, les yeux de velours du beau gosse, ses épaules bien prises, son sourire craquant, tout ça la stimule. Fréquence 164. À 95 pour cent, c'est trop pour elle. D'ailleurs, son visage est couvert de sueur et étonnamment pâle.

Machinalement, je m'essuie à nouveau le front avec le bas de mon T-shirt. Bien sûr, elle profite du spectacle... Sa fréquence cardiaque saute à 175. À 102 pour cent, l'alerte clignote. Dire qu'elle a triché sur son nombre d'années... Oh putain ! Elle est en réalité à plus de 120 pour cent, compte tenu de son âge réel ! Vite, la faire ralentir...

À ce moment, elle lâche les leviers, porte la main à son cœur, me lance un dernier regard, complètement perdu, et s'effondre...

L'équipe des urgences n'a pas pu la ranimer.

Je ne sais pas si c'est Enrique qui l'a tuée, ou moi. Sans doute un peu les deux. Mais, depuis, pour m'essuyer le front, je prends ma serviette.

L'invité: Jean-Pierre LONGRE

Printemps 1935

« Je viens d'apprendre qu'il y a un mois, un homme que je considère comme l'un des écrivains majeurs de notre temps est mort dans le dénuement et la solitude, en un pays lointain qui est celui où il est né ». Ainsi parlait le docteur D***, en cette soirée du printemps 1935 où, comme des conteurs du *Décameron*, de l'*Heptameron* ou des *Contes de la Bécasse*, nous étions réunis pour bavarder entre amis. Plusieurs d'entre nous y étaient déjà allés de leur petite anecdote, trop peu originale pour que je m'en souvienne maintenant. Mais celle du docteur D*** m'a frappé au point que, depuis, moi qui ne lis guère, j'ai englouti avec une curiosité sans cesse en éveil tous les ouvrages de l'écrivain en question, du moins tous ceux que l'on peut dénicher en librairie, et ai trouvé à leur lecture un plaisir âpre et durable.

« Voici les circonstances dans lesquelles j'ai connu celui qui était alors un pauvre hère apatride. Il y a quinze ans, jeune médecin, j'étais employé à l'hôpital Saint-Roch de Nice – ce qui, pour un débutant, était une chance que je ne cache pas. Un jour de janvier 1921, on m'amène un homme qui avait tenté de se trancher la gorge dans le jardin Albert Ier. Rien d'exceptionnel : la Riviera, en hiver, attire non seulement les riches voyageurs, mais aussi les vagabonds sans le sou qui, faute de trouver un abri, s'en remettent aux douceurs du climat et à la générosité des touristes pour survivre ; certains, perdant leurs illusions, tentent de se soustraire définitivement à la misère, y arrivent parfois ; mais souvent, ils ne réussissent qu'à se faire admettre à l'hôpital pour quelques jours. Ce fut le cas de mon inconnu, qui saignait abondamment sous le menton par une large blessure s'avérant vite moins grave qu'il n'y paraissait. Sous des dehors encore juvéniles, il avait le visage buriné des burlingueurs et le regard profond de ceux qui attendent trop de la vie. Dans son vêtement taché de sang, quelques papiers qui me révélèrent les origines orientales et l'âge (trente-six ans) du blessé, une liasse de feuillets défraîchis et froissés ainsi qu'une enveloppe assez épaisse. Par discrétion, je résistai à l'envie d'ouvrir et de lire ces deux documents, et j'attendis que l'homme soit en état de me parler et de répondre à mes questions sur les circonstances de sa tentative.

En quelques jours, nous devînmes amis – le mot n'est pas trop fort, pour exceptionnel qu'il soit dans le cadre des relations que j'entretiens avec mes patients. Il n'était pas avare de paroles, dans son français rocaillieux, et le récit de ses tribulations me fascina. Né en Roumanie, non loin du Delta du Danube, il avait fait tous les métiers possibles et imaginables, avait voyagé, connu le Moyen-Orient, la France, la Suisse, la pauvreté, la maladie, l'engagement politique, avant d'échouer sur la Promenade des Anglais avec une ambition : devenir écrivain. Quelques années auparavant, la tuberculose qu'il avait contractée avait nécessité un séjour dans un sanatorium suisse où il avait profité du désœuvrement pour apprendre le français dans le dictionnaire et dans quelques livres classiques. Ajoutée à la maladie, l'annonce de la mort de sa mère l'avait plongé dans un désespoir qu'il ne surmonta que grâce aux œuvres de Romain Rolland, qu'un compagnon de sanatorium bien introduit dans le monde littéraire et à qui il avait confié son désir d'écrire lui avait conseillé de lire. Il trouva dans le destin de Jean-Christophe et dans l'écriture roborative de l'auteur une force vitale qui non seulement le maintint à flot, mais l'incita aussi à prendre la plume : quelques articles pour un périodique genevois, et une longue lettre à Romain Rolland lui-même – ces feuilles froissées que j'avais trouvées dans sa poche.

- Vous ne l'avez pas envoyée ? lui demandai-je.
- Si, mais elle m'est revenue avec la mention « parti sans laisser d'adresse ». Romain Rolland ne la lira jamais. L'impossibilité d'avoir une réponse de sa part m'a été très douloureuse, mais son œuvre a longtemps suffi pour faire un divertissement à mon idée de suicide. Maintenant, je peux vous montrer ce que je lui écrivais, ça n'a plus grande importance.

Après cet échec, il avait repris la route, pour Paris d'abord (où un amour et des amitiés éphémères ne le retinrent pas), puis pour Nice, où il lui arriva ce que vous savez maintenant.

Sur son insistance, je lus donc les pages destinées à Romain Rolland, qui commençaient par ces phrases essouffées : « Un homme qui se meurt... non tant par son corps affaibli que par sa foi ébranlée... s'adresse à vous parce que... vous vous intéressez à la vie. », et finissaient d'une manière quasiment péremptoire : « Vous pouvez me sauver, vous me sauverez. Vous croyez sincèrement qu'on peut changer quelque chose ? Sinon ça ne vaut pas la peine de vivre, ça ne vaut pas la peine ! J'attends cette parole... ». Je sais maîtriser mes émotions, mais je dois avouer que la lecture de cette missive me fit venir les larmes aux yeux. Elle était littéralement rongée par une passion désespérée pour la vie et pour l'écriture, pour l'humanité et pour l'art, et je fus aussitôt certain que si ces pages lui étaient parvenues, l'écrivain aurait été aussi ému que moi. C'est pourquoi, avant de le laisser sortir de l'hôpital, je persuadai mon patient de me laisser sa lettre, en lui faisant entendre, sans rien lui promettre, que je pourrais peut-être la faire parvenir à son destinataire. J'avais quelques relations au journal *L'Humanité*, et pensais bien par cet intermédiaire pouvoir atteindre un écrivain aussi notoire, et dont je savais que ses liens avec cette publication étaient relativement étroits. Figurez-vous que c'est ce qui se passa, puisque, comme je le sus un peu plus tard, Romain Rolland répondit, et accepta même de rencontrer celui qui devait devenir pour lui plus qu'un disciple, un véritable ami ».

Le docteur D***, visiblement satisfait de l'intérêt qu'il suscitait dans son auditoire, nous regarda quelques instants, but une gorgée, et poursuivit son histoire qui, contrairement à ce que certains auraient pu croire, n'en était pas à son dénouement.

« Je ne vous ai pas encore parlé de l'autre document qui gonflait une poche de son vêtement, et qui était contenu dans une enveloppe de taille non négligeable. Sur le moment, je ne l'interrogeai pas à ce sujet, et il ne m'en dit rien. C'est seulement plusieurs années plus tard, lorsque, après avoir exercé encore quelques métiers variés – dont celui de photographe –, il fut devenu un véritable écrivain en même temps qu'un homme engagé dans la vie politique internationale, que j'eus de ses nouvelles. Il ne m'avait pas oublié, et me savait gré de l'avoir non seulement soigné, mais surtout mis en contact avec Romain Rolland. Conformément à son habitude, il m'envoya une longue lettre, presque un cahier, où, dans son inimitable français strié de traces roumaines plus ou moins clandestines, il me racontait les années qui suivirent notre rencontre niçoise. Je sus ainsi que la fameuse enveloppe contenait une sorte de confession intitulée « Dernières paroles », écrite le premier janvier 1921, trois jours avant sa tentative de suicide. Il y évoquait sa misère et ses déboires. « J'ai trop souffert, et pour une illusion trop impardonnable, pour ne pas me punir de la peine capitale ». Cette phrase qu'il voulait définitive, il l'avait gardée en mémoire jusque dans ses années de bonheur. Car cette confession, qu'il destinait aussi à Romain Rolland, il ne la remit à son destinataire qu'en 1922, année où les deux hommes se rencontrèrent pour la première fois, en Suisse, après avoir échangé une belle correspondance. Autant dire que ces « dernières paroles » étaient alors caduques. Entretemps, mon ancien suicidé avait rédigé sa première œuvre littéraire : une suite de récits dans lesquels son expérience et ses souvenirs entraient comme une composante fondamentale. Son mentor, à qui il avait envoyé ces 400 pages, lui avait écrit : « J'ai lu ; toutes mes prévisions sont confirmées ».

Le sort en était jeté : le vagabond désespéré devenait l'un des grands écrivains de notre époque. L'amitié de Romain Rolland, avec qui il se découvrait des affinités humaines, artistiques, idéologiques, voire filiales ou fraternelles, n'eut d'égale que la passion pour son œuvre, qui fut pour lui une source linguistique et littéraire à laquelle s'abreuva son écriture. Voici, entre autres, ce qu'il me disait, dans sa longue lettre, de son contact avec lui : « Pourrai-je jamais vous exprimer ce que fut cette « première rencontre » ? Elle fut ce qu'elle devait être : la rencontre de deux hommes qui viennent de deux points opposés de la hiérarchie sociale, mais qui vivent, aussi bien l'un que l'autre, dans le même esprit. Malgré les avertissements de mon cœur, qui m'assurait constamment de son calme, je me refusais à croire jusqu'à la dernière minute que mes jambes resteraient sans fléchir. Elles restèrent !... Et ce fut aussi naturel, normal et simple, comme je l'avais

toujours senti ».

Mais un tel homme ne peut vivre dans la sérénité. Épris de liberté, comme les Haïdouks, ces bandits généreux sans cesse en quête de justice et d'indépendance qu'il a tant chantés, il ne pouvait se contenter de se laisser guider. Il y a un an, j'ai reçu une ultime lettre-fleuve où il me narrait ses divers voyages et ses étonnantes aventures. L'URSS, où il découvrit peu à peu les méfaits d'un régime qui naguère l'enthousiasmait, la Grèce, l'Allemagne, la Hollande, la France bien sûr ; ses amours et sa dernière compagne, sa rupture et sa réconciliation avec Romain Rolland, le retour au pays natal, la maladie ; mais aussi toute cette activité littéraire que, cela va sans dire, je suivais pas à pas en lisant avec avidité tout ce qu'il publiait.

La personne qui, hier, m'a appris sa mort, a copié pour moi quelques bribes du carnet intime que notre ami commun avait rédigé à l'occasion de ses cinquante ans, sentant peut-être qu'il ne dépasserait guère cet âge qu'il était cependant heureux d'avoir atteint. De ces pages, je retiens en particulier ces quelques lignes, qui représentent parfaitement l'auteur d'*Oncle Anghel*, de *Kyra Kyralina*, des *Chardons du Baragan*, de *Présentation des Haïdouks*, de la *Vie d'Adrien Zografi*... « Voilà qu'un jour, d'une façon étonnante, providentielle, le miracle s'est produit au-delà de mes vaines et absurdes espérances. Romain Rolland – comme un autre Moïse commandant au rocher de faire jaillir la source – m'a frappé au front de sa baguette magique en me demandant d'accomplir une chose plus difficile que celle réalisée par le rocher de Moïse : écrire dans une langue que j'ignorais jusqu'à l'âge de trente ans, une langue que je prononçais à peine et dont, n'ayant jamais appris ni les lois ni la grammaire, je devais retenir les mots et deviner les règles. On sait le résultat. D'un seul coup j'ai été projeté dans la sphère de pensée et d'action d'un monde qu'autrefois je n'aurais osé regarder en face. Et aussitôt je me suis trouvé à discuter d'égal à égal avec les grands esprits pour qui l'admiration des hommes était sans limites ». Vous aurez constaté, mes amis, que ces phrases, ainsi que beaucoup d'autres, je les cite de mémoire. Si je le pouvais, j'apprendrais par cœur la totalité de son œuvre, ligne par ligne, en la remâchant comme une nourriture à la fois exotique et familière. Voilà le genre d'auteur qui non seulement laisse en vous des traces indélébiles, mais participe pleinement à la recomposition de votre personnalité ».

Après quelques secondes, lorsque je levai les yeux, je lus sur les visages de mes compagnons que je n'étais pas le seul à être marqué par le récit du docteur D***, en cette soirée du printemps 1935. Nous n'en avons jamais reparlé ensemble, mais je gage que plusieurs ont comme moi lu avec passion les livres de Panaït Istrati.

Certains détails, réflexions et citations de ce récit sont puisés dans Le pèlerin du cœur de Panaït Istrati (édition établie et présentée par Alexandre Talex, Gallimard, 1984) et dans « La première rencontre de Panaït Istrati et de Romain Rolland, une amitié vécue par anticipation » de René Marchisio (Cahiers Panaït Istrati n° 10, 1993, p. 197 à 210). Pour des informations plus complètes, on consultera avec intérêt la Correspondance intégrale Panaït Istrati – Romain Rolland 1919-1935, établie et annotée par Alexandre Talex, préface de Roger Dadoun, Canevas éditeur, 1989, et, plus complètement encore, l'édition à venir de la Correspondance Panaït Istrati – Romain Rolland (1919-1935), établie et annotée par Daniel Lérault et Jean Rièrre, à paraître chez Gallimard au premier semestre 2019.

Pont-Euxin

Je m'appelle Publius Ovidius Naso, et je suis mort il y a 2000 ans sur les bords du Pont-Euxin. Comme on n'a jamais retrouvé mon tombeau, certains ont voulu placer ma disparition ailleurs, du côté de la Save par exemple. Mais je sais bien, moi, que c'est à Tomis, tout près de l'embouchure de l'Ister, que j'ai fini ma vie. La seule image qu'il reste de moi là-bas, aux confins de l'Empire, est une statue érigée sur la place qui porte mon nom dans la ville de Constantza, ce grand port qui a remplacé Tomis. Mes traces sont beaucoup plus nettes sur le sable des bords de ce que l'on nomme maintenant la Mer Noire que partout ailleurs.

Pourtant, rien ne me destinait à finir mes jours sur ces rives sauvages et, de prime abord, inhospitalières ; rien ne me destinait à figurer parmi les personnages illustres du patrimoine de cette contrée devenue la Roumanie (vous savez, Ovidiu est un prénom fort répandu dans le pays, et ses habitants revendiquent haut et fort leur latinité, bien que leurs ancêtres, comme les Gaulois pour les Français, soient les Daces et les Gètes. Mais je suis fier qu'une lointaine colonie de Rome en ait conservé la langue). Né fortuné, bel homme (malgré le grand nez qui m'a valu mon prénom, j'ai plu aux femmes, me suis marié trois fois et fus réputé comme un connaisseur en matière amoureuse), j'ai reçu l'éducation que l'on donne dans les grandes familles, j'ai voyagé (en Grèce, bien sûr), et me suis tôt adonné à la poésie : d'abord galante et légère avec *Les amours* et *L'art d'aimer*, puis épique et mythologique avec *Les métamorphoses*. Je crois savoir que les quelques jeunes gens et jeunes filles qui étudient encore le latin sont friands de mes premiers recueils. Cela les change du fastidieux Tite-Live et de l'austère Tacite...

Je n'ai pas l'intention, dans cette lettre infiniment posthume, de raconter ma vie en détail. Des livres le font très bien. Je voudrais en venir à l'exil qui m'a valu de passer mes neuf dernières années loin de mon épouse chérie, loin de mes enfants choyés, loin des réjouissances romaines, dans « ce marécage où se perd le Danube » (l'Ister de mon époque a pris ce nom), et dont j'ai gardé en mémoire la vision que je dévoilais dans mes *Tristes* :

« mer et ciel
de tous côtés
où qu'on regarde
la mer est lourde d'eau
le ciel est lourd de nuages ».

Pourquoi Auguste, que je révérais et qui m'aimait, m'a-t-il chassé ? Quelques indiscretions me font supposer que son épouse Livie n'est pas étrangère à ma disgrâce, d'autant que j'ai parfois assisté (participé ? avec un certain détachement) à quelques parties fines organisées dans ses appartements. Avait-elle peur de mes bavardages, ou de quelque écrit satirique ? En tout cas, l'immoralité de *L'art d'aimer* invoquée (à tort) pour me chasser n'est qu'un prétexte fallacieux.

Bref, je me suis retrouvé dans « ce coin du monde

où les eaux du Danube se mêlent à la mer »,

où les longs hivers glacés ne me laissent voir que des étendues de neige, des plages abandonnées, des champs déserts, où en toutes saisons j'avais peur de tout, mer, terre et hommes.

Peu à peu cependant l'inimitié du pays fut adoucie par la bonté des indigènes, qui avaient remarqué au bout d'un certain temps que je ne leur étais pas hostile, que j'avais besoin de chaleur humaine, pauvre étranger perdu. Ils finirent par me montrer qu'ils savaient « ce que le mot amitié veut dire », et je me mis à mon tour à les fréquenter, à apprendre leur langue, à la pratiquer par oral et par écrit, à visiter leur pays, à les aimer sincèrement. J'en voulais toujours à Rome qui m'avait banni, car je devinais que je mourrais sur ces rivages lointains, mais je ne me lamentais plus, je ne cherchais plus dans mes lettres à attirer la pitié sur mon sort ; « pour tromper l'angoisse » je laissai les *Tristes* et entamai un autre recueil, les *Pontiques*, reflet le plus fidèle possible des fluctuations de mon esprit.

C'était parfois l'enthousiasme :

« ce ne sont pas mes mots que tu lis quand j'écris
ce sont les mots d'un dieu
un dieu est dans mon cœur qui veut que je prédise »,

Parfois la résignation :

« désespérer de son salut
se persuader qu'on est perdu
bien se pénétrer de sa mort
c'est la seule croyance sûre ».

Depuis, je suis devenu un écrivain célèbre, traduit dans de nombreuses langues, étudié partout dans le monde comme d'autres auteurs « latins », et ma réputation est double, puisque ma destinée fut double : poète de l'amour, poète de l'exil. Et si j'ai bien compris ce qui s'est dit, s'est écrit à mon propos, le désaccord règne parmi mes lecteurs (plusieurs d'entre eux en tout cas, ceux qui veulent absolument me situer quelque part) : on prend prétexte de certains de mes écrits pour me prêter une spiritualité issue de mes rencontres avec des prêtres et des sages du pays des Gètes, une spiritualité quasiment prophétique, puisque d'aucuns prétendent qu'elle annonçait le culte prêché par ce Jésus de Palestine que je n'ai bien sûr jamais connu. Autant que je m'en souviens, même si dans mon exil je m'intéressai épisodiquement aux cultes pratiqués par les autochtones, je ne me sentis jamais une âme de prophète, sinon en tant que poète, et ne crus jamais être chargé d'une mission, sinon celle, inconsciente, de préfigurer dans quelques-uns de mes vers la fin de la puissance romaine (j'ai évidemment beau jeu, avec le recul, de m'en vanter).

Non, je suis resté fidèle aux dieux de ma patrie, tout en sachant qu'ils n'étaient que des symboles sans véritable consistance. Je n'ai jamais eu foi en un au-delà pour les humains, ni à quelque éternité que ce soit. Si l'on me pousse vraiment dans mes retranchements, je me montrerai des plus dubitatifs à ce sujet. Certes, vous aurez raison de me rétorquer : « Mais maintenant, au bout de 2000 ans, d'où t'exprimes-tu ? ». Je répondrai que je m'exprime depuis mes livres, dans lesquels tout ce que je dis est contenu. Tout est là. Je finirai par ces quelques mots que j'ai jadis écrits dans mes *Tristes*, et qui s'y trouveront toujours :

« que je doive ma gloire à la faveur du temps
ou à mon seul talent
à toi je dis merci
lecteur de bonne foi ».

*Les citations des Tristes et des Pontiques sont tirées de l'ouvrage
Tristes Pontiques, traduit du latin par Marie Darrieussecq,
P.O.L., 2008.*

Jean-Pierre Longre

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéro triple, le persil 162-163-164, mars 2019

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz,
Secrétaire: Béatrice Lovis, Caissier: Daniel Kamponis
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:
de Sandoz - Fondation de famille, de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros, le Canton de Vaud.
Imprimé en Roumanie. **tirage: 1000 exemplaires.**